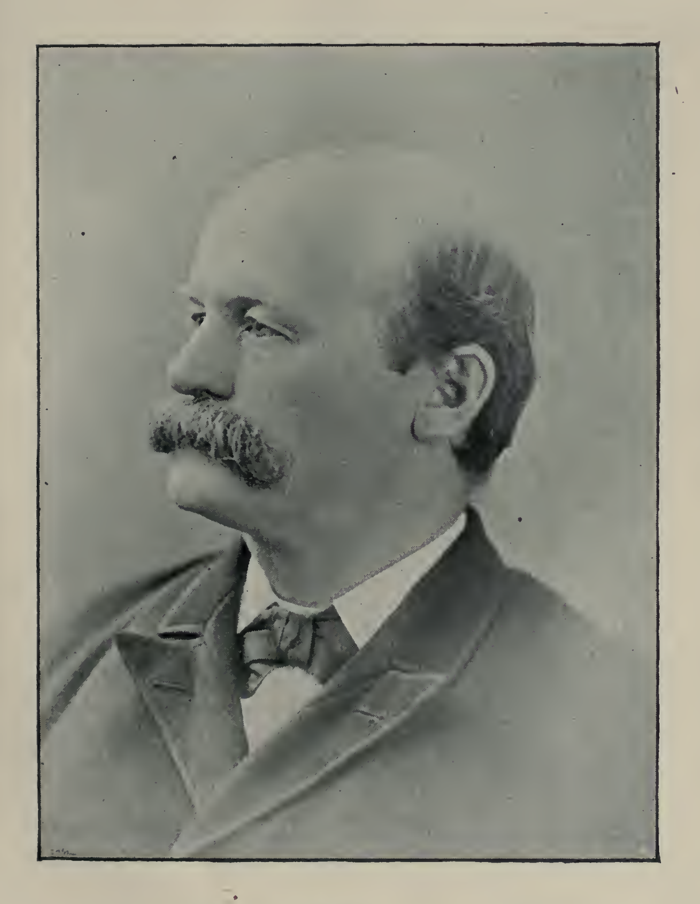




Remi Tremblay

BOUTADES ET RÊVERIES

POÉSIES DIVERSES

BOUTADES

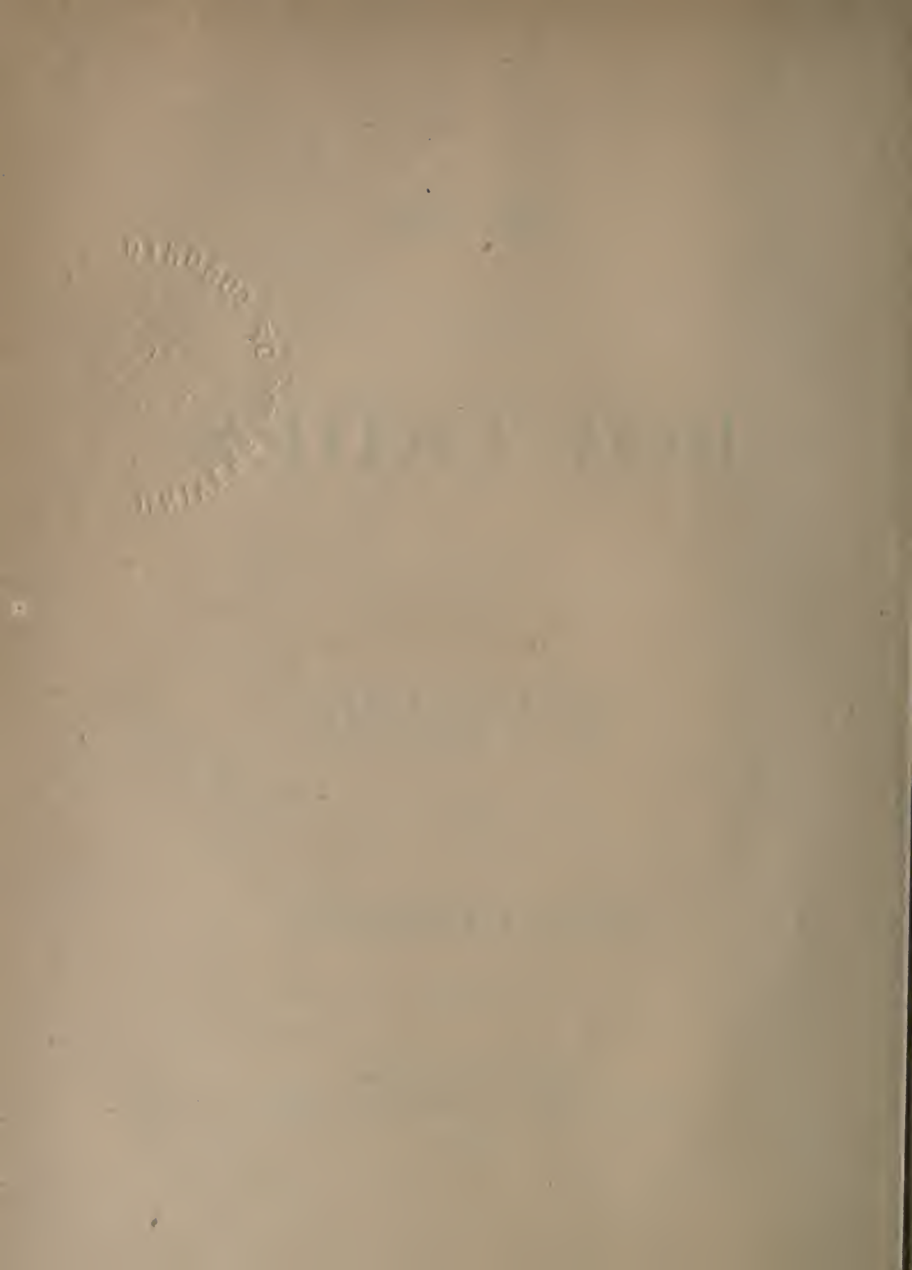
ET

RÊVERIES

PAR

RÉMI TREMBLAY.

FALL RIVER, MASS.
Société de Pub. de L'INDEPENDANT, Editeur.
1893.



POUR « L'ÉCHO DE LA GATINEAU »

POUR "L'ÉCHO DE LA GATINEAU"

Avez-vous constaté le nombre
Des poétereaux mal venus
Qui, chez nous, fabriquent dans l'ombre
Des écrits plats et saugrenus ?
Grâce à vous, cette obscure caste
Fera du bruit dans Landernau
Si le panier n'est pas trop vaste
A *l'Echo de la Gatineau.*

Ma foi, j'admire votre audace.
Poète inconnu, je me dis :
" Il faut pourtant que je lui passe
Des vers mal faits mais inédits.
Si ça n'orne pas ses colonnes,
Ça flambera dans son fourneau.
Il doit en recevoir de bonnes
A *l'Echo de la Gatineau.*"

Je ne sais, mais je vous soupçonne
D'avoir permis au chiffonnier
De venir vider, en personne,
Vingt fois par jour, votre panier.
Le manuscrit de cent volumes,
Combien ça vaut-il, le tonneau ?
On usera dix mille plumes
Pour *l'Echo de la Gatineau.*

Vous voulez donc savoir où perche
Le rimeur sans célébrité ?
Or, ce bipède-là ça cherche
L'oubli dans la publicité.

Cet être ignoré de la foule
Va donner dans votre panneau,
Et caqueter comme une poule
Pour *les coqs de la Gatineau.*

Lévis, 20 août 1889.

ACROSTICHE-IMPROMPTU

ACROSTICHE-IMPROMPTU *

A nge tombé du ciel à bord de *La Champagne*
N e nous suivais-tu pas pour nous porter bonheur ?
N ous t'avions pour gardien, nous t'avions pour compagne,
A nna, fille des mers, tu deviens notre sœur.

C hacun des passagers t'offre la bienvenue,
H eureux de saluer la nouvelle inconnue ;
A te chérir déjà chacun semble porté.
M ême sans t'avoir vue on t'offre, au débotté,
P ar ma voix les honneurs d'un énorme acrostiche
A ccepte toujours ça. Moi, si j'étais plus riche,
G énéreux de ma bourse ainsi que de mes vers,
N ymphe de l'océan, contre tous les revers,
E t les maux, je voudrais prémunir ta jeunesse.

*(Ecrit à bord de " La Champagne," pendant la traversée de New-York au Havre, le 19 octobre 1889 à l'occasion de la naissance d'Anna Champagne Céline Lafitte.

C'est le vœu général à bord. On s'intéresse
Enormément au sort de la gentille enfant.
La générosité des cœurs, se réchauffant,
Invitera chacun à verser son obole.
Nous allons, s'il se peut, détourner le Pactole
Et le laisser couler dans tes petites mains.

L'avenir te sourit, car d'heureux lendemains
Au premier de tes jours vont succéder sans trêve.
Passe le ciel clément que tes pas, sur la grève,
Incessamment tournés vers d'honorables buts,
Le mènent au succès après d'heureux débuts;
Les compagnons de bord en ont tous l'espérance,
Et ton vaste berceau nous porte vers la France.

A BORD DE LA NORMANDIE

A BORD DE LA NORMANDIE*

Air : *J'irai revoir ma Normandie.*

Humant la brise saturée
De l'acre odeur du sel marin,
Contemplant la mer azurée,
Les flots moëlleux, le ciel serein,
Narguant tangage et maladie,
Les passagers, dans leurs discours,
Vantaient beaucoup " La Normandie,"
Un paquebot qui traverse en neuf jours

---

* (Composée à bord du paquebot transatlantique " La Normandie.")

On devisait sur l'art nautique
Quand Neptune de son trident
Frappa les flots de l'Atlantique
Qui sursautèrent en grondant ;
La brise humide et refroidie
Alors vint nous prendre à rebours
Et secouer " La Normandie,"
Un paquebot qui traverse en neuf jours

Or il advint par aventure
Que la mer reçut maints tributs :
Jacques rendit sa nourriture,
Le vent emporta mon gibus.
Presque tous, la tête alourdie,
Imploraient du ciel le secours
Et maudissaient " La Normandie,"
Un paquebot qui traverse en neuf jours

La chanson était encore incomplète. M. Victor Lassagne, de Chicago, voulut bien se charger de la terminer par le couplet suivant :

Enfin on aperçoit la plage,
Ce beau pays de liberté.
Oublions les maux du voyage,
Atterrons tous avec fierté.

Amis gardons tous l'espérance
De nous revoir ; chantons toujours.
Nous irons encor voir la France
Sur ce bateau qui traverse en neuf jours

En mer, 7 décembre 1889.

LA FÊTE DES CHATS

LA FÊTE DES CHATS

CHARADE EN VERS

AIR : *C'est les Rats.*

1

A Québec, sur la Grande Allée,
Les chats, amateurs de raout,
Avaient un' danse miaulée
Tous les soirs vers la mi-a-oût ;
Mais plus tard, vers la mi-décembre,
Convoqués autour de la chambre,
Ils aperçurent des rongeurs
Accompagnés d'autres grugeurs.

Alors, les noirs chagrins,
S'arrondissant les reins,
De leurs griffes d'airain
Fouillèrent le terrain ;
Les chapons, les châteaux
Avec les chapiteaux
Partirent aussitôt
Sans mettre leur pal'tot.
Les chats-huants s'en fur'nt au ministère,
Les chavirés les suivaient par derrière,
Les chamarrés soulevaient la portière
Et les vieux chafouins,
Furetaient dans tous les recoins,
Les recoins.

2

Alors recommença la danse :
Chatons et ramollis entre eux
Convinrent de faire bombance
Avec l'argent des chaleureux.
On battit bientôt la chamade
Pour app'ler la tribu nomade.
Par charité l'on renonça
A chapitrer, puis l'on noça.

On plaça les chameaux,
Tout près des chalumeaux,
Avec des animaux
Auteurs de bien des maux ;
Le chablis pour Chapleau,
Pour les chapitres, l'eau ;
Puis l'on vit les shakos
Trinquer près des chapeaux.
Les chataigniers, dépourvus de crinière,
Et les chatains, coquets à leur manière,
Lorgnaient, pensifs, chataigne et chapelière,
Et le vieux chafouin
Rembourrait ses bottes de foin,
Oui, de foin.

3

Au milieu de ces chatteries,
Un chacal rongeait un tibia ;
Chatelains et chatelleries
Se disputaient en charabia.
Les chasseurs, les chassis châtiables
Juraient comme les cinq cents diables ;
Les chassieux, parmi les crachats,
Battaient de furieux entrechats.

Un vieux chateaubriand,
De charogne friand,
Lançait de flamboyants
Regards, très chatoyants ;
La chattemitte, en train
De minauder un brin
Avec un ballerin,
Chatouillait un serin.
Les chamailleurs se mettaient en colère ;
Les chapelets se mettaient en prière ;
Les chapelains récitaient leur breviaire
Et le p'tit chaton
Chantait : Tu gout'ras du baton,
Ron, ron, ron.

4

Enfin des charettes criardes,
Passant au milieu des chalands,
Prirent les charlottes mignardes
Chaperonnés par les galants.
Les chaleurs suivaient à la piste.
Le chamois, toujours égoïste,
Croyait encor qu'on le menait
Chahuter dans l'estaminet.

Le chanoine sortait,
Le charron s'emportait,
Le charretier portait
Sur l'épaule son fouet;
Mais bientôt, consterné,
Chacun d'eux, batonné
Par tous les chagrinés,
Fit un énorme nez.
Les vieux chafouins n'trouvaient plus la chatière,
Les chamailleurs effrayaient la portière,
L'charivari dura l'année entière
Et les vieux ratons
Se régalèrent des croûtons,
Des croûtons.

29

C'T'EXCELLENT

C'T'EXCELLENT

Vouloir gouverner la province
Avec un portefeuill' trop mince,
A moins d'avoir le bras très long,
Ça n'est pas bon. (*bis*)
Mais, lorsque vos fonds sont en baisse,
Plonger vos deux mains dans la caisse
Et vous servir copieusement,
C't'excellent. (*bis*)

J'admets qu'en thèse générale,
Proclamer semblable morale,
C'est trop s'émanciper : au fond,
Ça n'est pas bon. (*bis*)

Mais, lorsque nos deux capitales
S'endorment au bruit des scandales,
Chacun se dit : L'gouvernement,
C't'excellent. (*bis*)

Loin d'avoir des mœurs trop austères,
Il paraît qu'certains ministères
Scandalisent l'opposition.
Ça n'est pas bon. (*bis*)
S'ils savaient partager en frères,
Combien de leurs juges sévères
Diraient qu'un vol fait habil'ment
C't'excellent ? (*bis*)

Voulant fair' couronner sa flamme,
S'attacher aux pas d'une femme
Et rejoindre un vieux laideron
Ça n'est pas bon. (*bis*)
Mais qu'une accorte et belle fille
Pour vous se montre bien gentille
Quand vous l'aimez éperdument,
C't'excellent. (*bis*)

S'emballer pour la politique
Dans un siècle où chacun pratique
Le culte infernal de Mammon,
Ça n'est pas bon. (*bis*)
Du gâteau voulez-vous un' tranche ?
Tenez-vous du côté du manche :
Pour vous mett' que'qu'chose sous la dent
C't'excellent. (*bis*)

Après avoir fait un' malice,
Taquiner un homm' de police,
Quand il est armé d'son bâton,
Ça n'est pas bon. (*bis*)
Pour régler un' mauvaise affaire,
La violenc' n'est pas nécessaire.
Servez-vous plutôt d'votre argent,
C't'excellent. (*bis*)

Vouloir imiter de Corneille
La factur' de vers sans pareille,
Lorsqu'on rimaille une chanson :
Ça n'est pas bon. (*bis*)

Mais, pour aligner plus de strophes,
Multiplier les apostrophes
Et s'exprimer vulgairement,
C't'excellent. (*bis*)

L'OPPORTUNISTE

L'OPPORTUNISTE

Sur l'Air *The Vicar of Bray*

Aux jours sombres de nos malheurs,
    Où nos dignes ancêtres
Avaient contre eux les gouverneurs,
    Flanqués de quelques traîtres
    Je conseillais à tout venant
    De bien courber l'échine ;
J'apprenais, en me prosternant,
    Mon rôle de machine.

REFRAIN :

Jusqu'au trépas,
Suivre les pas
Des puissants de la terre ;
Voilà ma loi :
J'approuve, moi,
Le dernier ministère.

2

Un jour, le peuple s'insurgea
Contre l'oligarchie :
Mon flair aussitôt me rangea
Avec la monarchie.
J'avais prévu, de prime abord,
Le succès des despotes,
Et j'abandonnai, sans remord,
Nos braves patriotes.

Jusqu'au trépas,
Suivre les pas
Des puissants de la terre ;
Voilà ma loi :
J'approuve, moi,
Le dernier ministère.

3

Lorsque du sang de nos héros
Surgirent nos franchises,
Je rendis grâce aux libéraux
Des libertés conquises.
Tant qu'ils restèrent les plus forts
Je demeurai fidèle,

Puis je devins, sans grands efforts
Un tory plein de zèle,

Jusqu'au trépas,
Suivre les pas
Des puissants de la terre ;
Voilà ma loi :
J'approuve, moi,
Le dernier ministère.

4

Deux fois les Métis ont lutté
Contre nos militaires,
En disputant leur liberté
A d'orgueilleux sectaires.
J'ai, pour leur chef assassiné,
Eu d'hypocrites larmes ;
Mais je n'ai pas abandonné
Le pouvoir et ses charmes.

Jusqu'au trépas,
Suivre les pas
Des puissants de la terre ;
Voilà ma loi :

J'approuve, moi,
Le dernier ministère.

5

A Québec, j'étais pour Mercier
Lorsqu'il tenait la caisse ;
Puisqu'on ose le remercier,
Sa fortune est en baisse.
J'approuverai le potentat
Qui l'a mis à la porte,
Car, moi, je juge un coup d'état
Par ce qu'il me rapporte.

Jusqu'au trépas,
Suivre les pas
Des puissants de la terre ;
Voilà ma loi :
J'approuve, moi,
Le dernier ministère.

6

Si Mercier revient au pouvoir,
Qu'Abbott aussi surnage,

Avec les deux, il faudra voir
A faire bon ménage.
Mettant la sourdine aux éclats
De ma voix trop vibrante,
Je plongerai dans tous les plats
Ma micouenne encombrante.

Jusqu'au trépas,
Suivre les pas
Des puissants de la terre ;
Voilà ma loi :
J'approuve, moi,
Le dernier ministère.

LA CAROTTE

LA CAROTTE

Longtemps j'ai muri le projet
D'une chanson dont le sujet
En la tête me trotte,
Oui bien,
J'vais chanter la carotte,
Vous m'entendez bien.

La carott' mène en paradis :
Plus d'un solitaire, jadis,
Pour vivre dans sa grotte,
Oui bien,
Cultivait la carotte,
Vous m'entendez bien.

Dans notre siècle corrompu,
Quel exploiteur archi-repu
N'a pas pris pour marotte,
Oui bien,
D'cultiver la carotte ?
Vous m'entendez bien.

La politique a ses secrets
Que dévoilent les in discrets :
Boodlers, faux patriotes,
Oui bien,
Tout l'mond' tir' la carotte,
Vous m'entendez bien.

Chez nous les banquets sont fréquents
Et les discours bien éloquents.
Lorsque tout l'mond' sirote,
Oui bien,
Le produit d'la carotte,
Vous m'entendez bien.

Succédant au jeune braillard,
On entend parfois le viellard,

D'une voix qui chevrote,
Oui bien,
Exalter la carotte
Vous m'entendez bien.

Le journalisme est un chardon :
C'est pas moëlleux comm' l'édredon.
Mais plus d'un ân' s'y frotte,
Oui bien,
Pour tirer la carotte,
Vous m'entendez bien.

Qu'en a composé la chanson :
Du pressier c'est le p'tit garçon,
Qu'aime la fill' du prote,
Oui bien,
Qu'a les ch'veux blonds carotte,
Vous m'entendez bien.

L'E MUET

L'E MUET

Un marchand de son en démence
Sa marchandise remuait :
Il cherchait l'air d'une romance
Pour un ténor sourd et muet ;
Devant une rime en souffrance,
Son front pâlissait et muait ;
Cette rime, étant le mot France,
Se terminait par l'*e* muet.

Précisément, cette finale
Juste sous ma note émue est,
Dit-il, ô syllabe infernale,
Lettre que mon cœur ému hait

Jadis, la charmante Elodie,
Quand je chantais. *Je t'aime*, huait
Le chanteur et sa mélodie.
Moi je faisais un nez.....muet.

Elle avait bien raison, dit Sulte.
Euh ! Vous n'aimiez donc qu'à regret ?
Je t'aime, euh, euh ! c'est une insulte,
Euh ! euh ! Vous étiez indiscret.
Euh, euh ! J'en ai la chair de poule,
Pourquoi votre gosier fluet,
Pond-il tous ces *euhs* pour la foule
En prolongeant un nez muet ?

L'*e* muet, répond Lavallée,
Est la *tremolo* des amours :
On l'a fermé dans la vallée
Où la Garonne suit son cours ;
Jé t'aimé se dit à Toulouse ;
En Gascogne, sans *e* muet,
La jeune fille, au rang d'épouse
Aspire, et souvent promue est.

L'*e* fermé, ferme de la sorte
La bouche aux tendre jouvenceaux
Que la fureur des *euhs* transporte
Au point qu'ils font peur aux oiseaux,
Laissons les hôtes des bocages
Nous fabriquer des œufs parfaits
Et transformons sur cent visages
Cent trompettes en nez muets.

Montréal, 24 janvier 1890.

PARODIE

PARODIE

Air : *Si vous étiez.*

Si vous aviez les envolées
De l'aigle dans l'azur des cieux,
Moi, vers les sphères étoilées
Je lèverais souvent les yeux ;
Mais votre Muse, une portière,
Ne sait qu'alourdir votre vol,
Et votre goût pour la matière
Vous rive constamment au sol.

Si vous aviez les grands coups d'aile,
Mais non les serres du vautour,
Vous pourriez, en parfait modèle,
Voler sans crainte et sans détour.
Quand, l'aile inerte et la main leste,
S'agitent les êtres déchus,
Volez vers la plage céleste,
Sans le secours des doigts crochus.

PATRIOTISME PRATIQUE

PATRIOTISME PRATIQUE

La politique a du bon,
Me disait un vieux barbon.
Foin du censeur trop austère,
Grand dévoileur de mystère,
Qui s'insurge obstinément
Contre le gouvernement.

C'EST BLANCHE

C'EST BLANCHE

Qui donc vient ici, sans façon,
Pour vous chanter une chanson ?
C'est Blanche.
Qui mêle aux amoureux accents
De doux regards bien languissants ?
C'est Blanche.
Qui chante, partout et toujours,
Les Jeux, les Ris et les Amours ?
C'est Blanche.
Qui ne demande qu'à chanter,
Pourvu qu'on vienne l'écouter ?
C'est Blanche.

Celle qui s'incarne souvent
Dans la peau d'un rôle émouvant,
C'est Blanche.
La soubrette au rire argentin,
L'héroïne au regard mutin,
C'est Blanche;
Celle qui vous fait éprouver
Des choses qui vous font rêver,
C'est Blanche.
Celle dont le regard vainqueur
Arrache les larmes du cœur,
C'est Blanche.

Celle qui peut, sans s'étourdir,
Entendre la foule applaudir,
C'est Blanche.
Qui réchaufferait un glaçon
Tout en lui donnant le frisson,
C'est Blanche.
Celle qui veut, que chaque soir,
Devant elle on vienne s'asseoir,
C'est Blanche.

Celle qui se fait un plaisir
D'allumer le tendre désir,
C'est Blanche.

Gages de succès enivrants,
Les accents vrais, émus, vibrants,
De Blanche
Font tressaillir les spectateurs.
Le nombre des admirateurs
De Blanche
Va s'accroissant de jour en jour.
Quelques-uns riment pour l'amour
De Blanche.
Moi, pour elle je chante ici,
Si vous m'applaudissez, merci
Pour Blanche.

LA CANADIENNE

LA CANADIENNE

Gentille est ma concitoyenne,
Fleur de nos climats rigoureux,
Blonde ou brune, la Canadienne
Sait captiver les amoureux.
Ornement de toutes les fêtes,
Avec ses petits airs vainqueurs,
Elle fait tourner bien des têtes ;
Mais elle enchaîne tous les cœurs.

REFRAIN.

Célibataires qui cherchez
Une moitié qui vous convienne,
Si vous prenez femme, tâchez
Que ce soit une Canadienne.

Dès le printemps de son jeune âge,
Elle est sensible aux tendres mots,
Plus tard, reine de son ménage,
Elle régente dix marmots.
Ouvrière, elle tient l'usine
Sous le charme de sa beauté ;
Au salon comme à la cuisine,
Elle trône avec majesté.
(Célibataires, etc.)

La voyez-vous, lorsque nos rues
Regorgent de fiers citadins,
Arpenter les mieux parcourues,
Faisant retourner les gandins ?
Allègrement elle trottine,
Avec la grâce d'un lutin,
Tandis qne sa lèvre mutine
Ébauche un sourire mutin.
(Célibataires, etc·)

Cœur généreux, nature aimante,
Ouverte à tous les dévoûments,
Sœur aimable, épouse charmante,
Toujours fidèle aux doux serments.

À ses yeux, reflétant son âme,
Cruels, osez donc résister
Quand son regard, qu'Amour enflamme,
Semble au bonheur vous inviter.
(Célibataires, etc.)

Lorsque dans son lit, langoureuse,
Elle s'étend pour mieux dormir,
Ou lorsque, lionne amoureuse,
Dans vos bras elle vient frémir,
Lorsque, buvant sa fraîche haleine,
D'un baiser vous sentez le prix,
Vous songez qu'une belle Hélène
Amène et lasse encor Pâris.
(Célibataires, etc.)

LA PACOTILLE

LA PACOTILLE

AIR : *Parais à ta fenêtre.*

La nature est rajeunie,
Whelan réveille l'écho,
Et sa bourse dégarnie
Fait la grimace à Pacaud.
Lorsqu'un boodler l'entortille
L'entrepreneur attristé
Crie : A bas la *Pacaudtille*
Qui m'a si bien exploité.

REFRAIN :

Ah ! Whelan, toi qui pénètres
Dans les secrets des demi-dieux,
Tu connais tous les êtres
De l'Olympe joyeux.
Ah ! Whelan, toi qui pénètres
Tous les secrets des dieux
Viens dessiller nos pauvres yeux.

Sous son égide on conspire ;
Bientôt paraîtra le jouer
Où son despotique empire
Doit culbuter à son tour.
Avec lui, l'ignoble clique
Des exploiteurs éhontés
Quitteront la politique,
Riches mais peu respectés.

REFRAIN :

Ah ! Whelan, toi qui pénêtres
Dans les secrets des demi-dieux,
Tu connais tous les êtres
De l'Olympe joyeux.
Ah ! Whelan, toi qui pénêtres
Tous les secrets des dieux
Viens dessiller nos pauvres yeux.

LES TASQUES

LES TASQUES*

Les goussets du gouvernement
  Sont passablement flasques ;
Mais il met tout en mouvement
  Pour empocher les *tasques*.

C'est qu'il se montre bien tasqueux
  L'homme à l'énorme casque ;
Il est même un peu belliqueux,
  L'inventeur de la *tasque*.

A Baptiste on disait : Morbleu !
  Prends donc garde aux faux masques .
Ça coûte cher de voter bleu
  On te coll'ra des *tasques*.

* (Les quatrins ci-dessous ainsi que ceux qui paraissent plus loin sous le titre La Taxe ont été publiés consécutivement dans la PATRIE à raison d'un par jour.)

Il a voté pour appuyer
Les bleus avec leurs frasques ;
Il lui reste encore à payer
Les violons et les *tasques.*

Faudrait bien des jeux de hasard,
Plus ou moins monégasques,
Pour subventionner l'*Etendard*
Sans augmenter les *tasques.*

Les Tarasconais, jadis,
Avaient pour eux la Tarasque..
Ici le conseil des Dix
Nous a procuré la *tasque.*

L'*Etendard* a fait jeudi soir,
D'épouvantables frasques :.
Il a lâché son éteignoir
Et nous a pris nos *tasques..*

Baptiste qui n'a plus le sou,
Se dit : Foin des hâbleurs fantasques,
Qui m'avaient promis le Pérou
Et qui m'ont aboulé les tasques !

L'*Etendard* qui sermonne Augé,
Pressent une .bourrasque
Lorsque le peuple aura jugé
Les tasqueux et leur tasque.

Des farceurs, qui ne sont vraiment
Ni bons chrétiens ni Basques
Mais mulets, courent vainement
Pour attrapper nos tasques.

Le perroquet de l'*Etendard*
Que son jargon démasque,
A dû se faire archi-pendard
Pour exalter la tasque.

Du peuple le courroux vengeur
Creuse une énorme vasque
Pour noyer l'élément rongeur
Qui grignote la tasque

Certain journal qu'un abruti
Rédige en patois bergamasque
Serait resté bien mal loti
S'il ne nous avait pris la tasque.

LA TAXE

LA TAXE

Comme la drogue ou le poison
  Qu'un pharmacien malaxe,
Le commerce de la saison
  Est broyé sous la taxe.

Les bourdes de l'obscur rhéteur
Qui veut juger rime et syntaxe
Sont dignes du plat radoteur
Qui défend bêtement la taxe.

La terre, dans le firmament,
Tourne sans cesse sur son axe ;
La tête du gouvernement
Tourne aussi, mais c'est vers la taxe.

Baptiste, l'exploité d'un astre vagabond,
Peut difficilement fixer la parallaxe ;
Mais il sait qu'à Québec un pouvoir moribond,
Avant de trépasser, lui réclame la taxe.

A Fontenoy, quand les Français
Suivaient le maréchal de Saxe,
Ils ne songeaient pas aux procès
Qui vont surgir grâce à la taxe.

Du captif le plus vif désir
Est que son geolier le relaxe ;
Du castor le plus grand plaisir
Est de s'approprier la taxe.

On n'a pas trouvé de castors
Le long des rives de l'Araxe ;
Mais on trouve ici des butors
Qui sont contents d'avoir la taxe.

On fait dans le canal Chambly quelques travaux
Qui n'ont pas de bon sens. C'est donc une surtaxe
Que l'on veut affecter à l'entretien des veaux
Encor trop mal sevrés pour condamner la taxe ?

Nous sevrons aujourd'hui l'innoffensif crétin
Qui nous volait nos vers et nos rimes en axe ;
Qu'il grignote à loisir le sordide butin
Qu'il a pu soutirer aux suppôts de la taxe.

EPIGRAMMES

EPIGRAMMES

ALLIÉS NÉS

L'orsqu'avec Pelletier les exploiteurs d'asiles
Se sont acoquinés
Ils ont dit, le voyant avec de Boucherville :
Voilà nos *alliés nés*.

PITANCHET

Tous les jours de l'année excepté le dimanche,
Pitanchet badigeonne armé d'un grand pinceau :
C'est pour avoir du gin et du pain sur la planche
Que ce littérateur verse l'encre à plein seau

CASTOR PIQUÉ

Fier de son nom de chaussure,
Abbott a mis de travers
Son *MacIntosh* a doublure
De *castor piqué*.... des vers.

TOUJOURS LE MÊME

Autrefois, sous le nom de Louis-Philippe, un prince
Devint roi bonnetier ;
Son homonyme, hélas ! girouette qui grince,
Restera Pelletier.

LE P'TIT BANC

Casimir, se rinçant, avec du vin d'Espagne
Le dallot,
Voulut voir le P'tit Banc agrémenté d'un *pagne*
*Huer l'eau**

PAS D'ÉQUILIBRE

L'*esprit* de l'*Etendard* flottait sur la clôture
Quand sa barque a sombré :
Son cadavre gorgé d'une immonde pâture,
N'a rien d'équilibré

ANE A LOGIS

Empruntant à Boileau quelques rimes éparses,
En des vers estropiés,
L'âne Martin nous brait ses ridicules farces,
Bêtes comme ses pieds.

---

*(Allusion au juge Pagnuelo, l'un des membres de la commission vulgairement appelée P'tit Banc,

EXPLOIT OFFICIEL *

Héros des sombres jours d'orage
Le modèle des orateurs,
Retrouvant son ancien courage,
A fait évacuer trois pauvres traducteurs,

EXPLOIT MILITAIRE

Un jour le grand Aldric revenait de la guerre,
Il brûlait la distance et ne s'attardait pas ;
Laissant, sur son chemin, tomber dans la poussière
Les restes digérés de cinq ou six repas.

EXPLOIT PROBABLE

La peste de Mercure et de son caducée :
Ce mythe n'a rien fait, n'ayant jamais vécu ;
Mais qu'on donne au *Speaker* une chaise percée :
Autant il en fera que s'il avait vaincu

* (A l'occasion de la destitution de MM. A. Eudore Poirier, Ernest Tremblay, et Rémi Tremblay,

BINORIME

BINORIME

Un jour, craignant l'horrible déche,
D'incorrigibles exploiteurs
Inventèrent la cale sèche,
Les bassins et les contracteurs.

Maintenant, nourris à la crèche,
Les sycophantes corrupteurs
Rançonnent l'ouvrier qui bêche
Et pressurent les arpenteurs.

Puis pendant qu'ils font une brêche
Au Saint-Frusquin des électeurs,
Ils voudraient que le peuple lèche
Les talons des usurpateurs.

Aldric disait un jour : Voulez-vous mes fistons
Prendre vos aises !
Plantant-là vos chevaux, vaches, veaux et moutons,
Plantez des fraises.

FABLES EXPRESS

FABLES EXPRESS

CHACUN SON MÉTIER

Auprès d'un avocat qui parle avec emphase
Et du "papa Michel" notre épicier "Damase"
Fut un juge naïf, ignare et somnolent.

MORALITÉ :

Soyez plutôt "Masson" si c'est votre talent.

UN GRAND TOM

L'Oncle Tom, grand fouilleur de bassins et de rades,
Sans négliger Hector, avec ses camarades
Partageait volontiers ses profits merveilleux

MORALITÉ :

L'amitié d'un grand Tom est un bienfait des dieux.

PARLEZ AU CONCIERGE

Oui, parlez au concierge, et le diable m'emporte,
Si cet animal-là ne vous met à la porte !
Mais, tapez-lui dessus : il s'humanisera.

MORALITÉ :

Frappez, et l'on vous ouvrira.

VARIANTE

Un poète éclopé frappa, sous le portique,
D'une gifle émérite un *clos-porte* authentique
Et recouvra soudain sa jambe *et cœtera*.

MORALITÉ :

Frappez, et l'on vous guérira.

FABLE QUASI-EXPRESS

Un jour le grand Thibault, bavard de sa nature,
Voulut sur un grand pied blaguer Bonaventure
Pour exhaler sa verve en des discours vibrants
Il couvrit Carleton de ses pieds encombrants.

"Emparons-nous du sol," dit-il à l'auditoire
Qui ne lui laissa pas terminer son histoire.
Flairant l'odeur de vieux scandales estropiés,
On lui dit : Porte au loin tes énormes semelles.

MORALITÉ :

Même quand l'oiseau marche, on voit qu'il a des ailes ;
Même quand Thibault parle, on sent qu'il a des pieds.

SONNET

SONNET

A L'AUTEUR D'UNE POÉSIE INNACCEPTABLE ET INACCEPTÉE

O poète inconnu ! jamais tes plates rimes
N'éveilleront d'échos dans ce vaste univers.
Je serai bien surpris si jamais tu l'imprimes,
Cet amas chevillé d'anglicismes divers.

Je l'ai lue en entier, pour expier mes crimes,
Ta pièce incohérente où, passant à travers
Arts, règles, sens commun, vainement tu t'escrimes
A bourrer d'hiatus d'interminables vers.

Quatorze alexandrins ont dix-huit pieds, sur trente ;
Quelques uns en ont neuf ; d'autres en ont quarante :
L'œil n'aperçoit qu'un bout de leur immensité.

Trop faibles et trop longs, à travers la distance,
Ils ne pourront jamais vers la postérité
Transporter la lourdeur de ton incompétence.

Montréal, 17 décembre 1890.

LETTRE D'UN ABONNÉ

LETTRE D'UN ABONNÉ

Mon article, ci-joint, vous plaira, j'en suis sur,
Ainsi que mes bons mots d'un atticisme pur.
Je vous envoie aussi mon chef-d'œuvre, un poëme :
Les amours incompris d'un écrivain bohême.
Vous m'enverrez, *gratis*, au moins vingt numéros
Du journal racontant les hauts faits du héros
Que ma Muse a chanté. J'aime bien votre article
Dans lequel vous avez dit son fait au *Chronicle*.
Pour l'approuver, j'écris soixante grands feuillets
Que vous imprimerez. Inclus, deux faux billets
Pour payer le journal. Pourquoi mes *Libellules*
Ont-elles donc paru juste après les Pilules

Du vieux docteur Ayer ? Et pourquoi ma moitié,
Morte depuis deux mois,—le ciel en ait pitié,
—N'a-t-elle pas encor paru dans la gazette ?
On vous a vu parfois vanter une mazette
Qui ne pouvait jouer qu'un rôle machinal :
Deux fois j'ai fait faillite et jamais le journal
N'a fait à mes efforts l'ombre d'une réclame.
Aussi, je vous écris la rancune dans l'âme.
Prévenez de ma part le comptable étonné
Que votre serviteur n'est plus votre abonné.

LE DERNIER VERRE

LE DERNIER VERRE

MONOLOGUE

Le lendemain d'une fête
Trop complète
J'étais encore étourdi,
Alourdi.
J'avais pris, comme les autres
Bons apôtres,
Quantité de gros canons
Creux et ronds,
Dont les grandes meurtrières,
Vrais cratères,
Avaient vomi dans nos rangs
Des torrents

D'un liquide aux vapeurs vives,
Corrosives,
Qui versait sur les cerveaux
Ses pavots ;
Car nous avions fait la guerre
A la bière,
Au gin, au vin, au cassis,
Au trois-six ;
Les bouteilles étaient vides.
Nous, avides
De repos, nous nous sentions
Pleins et ronds.
Sans cela la longue noce,
Chose atroce,
Aurait pu se prolonger,
S'allonger.
Mais la bienfaisante Aurore,
Pâle encore,
Nous annonçait d'un beau jour
Le retour.
Et nous nous en retournâmes
Vers nos femmes
Qui nous trouvèrent, hélas,
Gris et las.

La mienne, de sa voix tendre,
Fit entendre
Des reproches bien sentis,
Pressentis,
Et je me sentis tout comme
Un bonhomme
Qu'on prend en flagrant délit,
Hors du lit.
Au moment où tout repose,
Bouche close,
Je me couchai pour dormir,
Ou gémir
Sur ma sombre destinée,
Obstinée
A stigmatiser mon front
D'un affront.
Rentré d'abord en moi-même,
D'être abstème
Je fis le vœu solennel,
Eternel.
Je dormis sur deux oreilles
Sans pareilles,
Celles d'un âne bâté,
Hébété.

Beaucoup plus lourd que la veille,
    Je m'éveille
Je brûlais et me voici
    Tout transi.
J'éprouve un grand mal de tête :
    "Qu'on est bête
"De toujours ingurgiter
    "Sans compter" !
Me disais-je, "un petit verre,
    "Vin ou bière,
"L'on devrait en rester là ;
    "Mais, voila !
"L'arithmétique se rouille,
    "Tout s'embrouille,
"La mémoire fait défaut
    "Puis, il faut
"Un peu tenir tête aux autres
    "Bons apôtres,
"Il faut être franc luron
    "Ou Huron :
"Avoir l'odeur de charogne
    "D'un ivrogne,
"Ou passer pour un crétin,
    "Quel destin !

"Mais c'est fini, je me purge,
"Je m'insurge
"Contre votre Grand Mogol,
"L'alcool.
J'embrasse la tempérance
—Quel goût rance !—
"C'en est fait: je ne bois plus.
"Au surplus,
"S'il est de fait qu'un seul verre
"Oblitère
"Mémoire et calcul mental,
"C'est fatal:
"Dès la première rasade,
"Le malade
"Est certain de son plumet.
"Il le met
"De travers, et Dieu sait comme
"Le pauvre homme
"S'en retourne à la maison
"Sans raison.
"Je vous dis sans métaphore :
"Je l'abhorre
"Votre whiskey, vos boissons,
"Vils poisons.

"Par eux l'âme est asservie.
"De ma vie,
"Je n'en boirai désormais.
Non, jamais !
"Si la rasade dernière,
"De manière
"A commencer par la fin
"Le potin,
"Etait prise, je parie
"La mairie
"Que tous s'en porteraient mieux.
"Or, je veux
"Commencer cette réforme
"Et je forme
"Des vœux pour son plein succès.
"Pas d'excès !
"Apportez moi donc un verre
"Solitaire,
"Un hémistiche doublé,
"Redoublé,
"Et je vous fais la promesse
"Bien expresse
"Que je prendrai le dernier
"Le premier."

LE CULTE DU PASSÉ

LE CULTE DU PASSÉ

Quand les mâles refrains des chants patriotiques
Font d'un peuple indompté vibrer la grande voix,
Le barde, consultant les Muses prophétiques,
Nous montre un avenir né d'antiques exploits.
Il voit dans le présent poindre l'aube naissante
Des futures grandeurs d'une race puissante
Et, tout enorgueilli des gloires du passé,
Il montre le chemin, par des héros tracé,
Où les fils, héritiers des vertus de leurs pères,
Marcheront sans faiblir vers l'immortalité
En ouvrant à leur tour pour leur postérité
L'ère des grands progrès féconde en jours prospères.

Puisant au même fonds ses discours éloquents,
L'orateur sait trouver des termes convaincants,

Et les accents virils de sa parole émue,
Prêchant l'amour du sol conquis par les aïeux,
Réveillent dans les cœurs un écho qui remue
La fibre d'où s'exhale un chant harmonieux :
Accords éoliens où l'on sent vibrer l'âme
Au souffle du Zéphir alimentant la flamme
De ce patriotisme ardent et respecté
Qui reste inaccessible à la vénalité.

Une grande leçon du passé se dégage :
C'est bien peu d'admirer nos gloires d'un autre âge ;
Quand, courbé sous le joug d'implacables bourreaux,
Un peuple ose évoquer les noms des fiers héros
Qui jadis burinaient aux pages de l'histoire
Les hauts faits dont il tire une stérile gloire,
Chacun se dit tout bas qu'il est dégénéré ;
Que chez lui tout sujet d'orgueil est enterré ;
Que ses héros défunts, s'ils revenaient sur terre,
Voyant leurs descendants faibles, sans caractère,
S'enfuiraient, dégoutés de ce peuple avorton
Et, pour trouver l'oubli, rentreraient chez Pluton.

Si des grands disparus les traits ornent le temple
De l'immortalité, c'est afin que l'exemple

Rappelé par le bronze à notre souvenir
Redise aux discoureurs bourrés de rhétorique
Qu'on ne prépare pas un brillant avenir
Au peuple en divaguant sur un fait historique.

Ce qu'on faisait jadis, c'était beau, c'était grand,
Mais, plus ces fiers exploits nous semblent admirables,
Plus nous devons songer à garder notre rang.
Exalter nos aïeux et rester misérables
Lorsqu'il ne tient qu'à nous de marcher le front haut,
C'est tenir au passé beaucoup plus qu'il ne faut.
Ces hommes distingués dont nous chantons la gloire
Ne bornaient pas leurs vœux à raconter l'histoire
De ceux qui, sur ce sol, les avaient dévancés.
Non contents d'applaudir les héros trépassés,
Ils créaient à leur tour, et pour leur propre compte,
Un passé glorieux sans même le savoir.
Ils ne reconnaissaient qu'un maître : le devoir.
Reculer devant lui leur semblait une honte
Et, n'admettant jamais qu'on pût les distancer,
Ils renversaient quiconque empêchait d'avancer.
Nos pères n'étaient pas des réactionnaires.
Ce n'est pas en restant toujours stationnaires

Que nous rendrons hommage aux hommes d'action,
Courageux fondateurs de notre nation.

Leur gloire ne saurait suppléer à la nôtre,
Ni même à nos besoins. Le présent est tout autre
Que n'était le passé: préparons l'avenir.
Lorsque nous tressaillons d'orgueil au souvenir
Des luttes d'autrefois, mettons nous bien en tête
Qu'il nous faut à tout prix achever la conquête
Des droits qu'on nous conteste et qui sont inhérents
Au citoyen né libre en dépit des tyrans.
Le monde marche encore et chaque jour augmente
La somme du progrès. Marchons donc avec lui.
Notre évolution me paraît aujourd'hui
Sinon tout à fait nulle à coup sûr bien trop lente.

Nous ne pouvons jouir du fruit des durs travaux
De nos prédécesseurs sans travailler nous-mêmes.
Noblesse oblige. Il faut, pour les luttes suprêmes,
Armer nos bras. Sachant que des besoins nouveaux
Surgissent chaque jour, abjurons l'indolence.
L'Anglo Saxon déclare *Eternal Vigilance*
The price of Liberty. Le peuple assez naïf

Pour se momifier ou s'embaumer tout vif
Dans le rayonnement des gloires d'outre-tombe
S'ankilose, s'endort, périclite et retombe,
—Trop juste châtiment de sa passiveté,—
Dans les flots ténébreux du fleuve de Léthé.

Si nous voulons rester dignes de nos ancêtres,
Défendons hardiment ce qu'ils nous ont légué
Au prix de leur sang pur noblement prodigué.
S'ils sortaient du cercueil, à la face des traîtres
Ils jetteraient, bien sûr, ce reproche indigné :
"Monstres qui travaillez à consommer la perte
"De vos droits les plus chers, vous n'avez pas daigné
"Opposer au tyran même la force inerte !
"Il a trouvé chez vous des complices tout prêts !
"C'est de votre plein gré qu'il vous parque, à vos frais,
"Au milieu d'ennemis jurés de votre race !
"Que devient votre langue ! On n'en trouve plus trace
"Dans les bureaux publics de tel gouvernement
"Qui daigne la proscrire officiellement !
"On la met au rancart et vous, vous laissez faire !
"Elle disparaîtrait du nouvel hémisphère,
"Qu'au lieu de lui jeter un adieu déchirant

"Vous la verriez partir d'un œil indifférent !
"Vous vous vantez de vivre et d'agir à l'anglaise !
"Vous vous faites rampants et vous vous pâmez d'aise
"Lorsque vous flagornez la persécution
"Pour étancher la soif de votre ambition.
"Pourquoi vous, descendants d'une race guerrière,
"D'un groupe de colons à l'âme noble et fière,
"Contents d'être traités comme des porte-faix,
"Resteriez-vous soumis à des hommes surfaits ?
"Quelle rage vous pousse à vous donner des maîtres ?
"Devez-vous en avoir ? Dites, en avions nous ?
"Vous devriez jeter dehors par les fenêtres
"Acheteurs et vendus. Ce n'est pas à genoux
"Que nous suivions nos chefs, de braves patriotes
"Qui ne pactisaient pas,eux, avec les despotes.
"Allons ! parias, debout ! Face à vos ennemis !
"Secouez la torpeur qui vous tient endormis."

Qu'est-ce donc, à la fin que le patriotisme ?
On devrait le savoir puisqu'on en parle tant.
Son culte devrait être à la mode et, pourtant,
On le pratique peu. C'est l'étroit égoïsme
Qui, se trouvant chez nous dans son propre élément,

Inspire l'électeur, tient le gouvernement
En laisse et fait danser une ronde effrénée
A d'ignobles pantins que l'on voit chaque année
Pérorer à la brasse en roulant de gros yeux
Au sujet des exploits de nos nobles aïeux.
Quant à leur demander un léger sacrifice,
Dussent-ils à ce prix sauver la nation,
Ce serait trop compter sur l'abnégation
De bateleurs cherchant un petit bénéfice.

Le vrai patriotisme est fait de dévoûment.
C'est l'éclipse du Moi. C'est le renoncement
D'une âme généreuse et désinteressée
Cherchant le bien de tous sans arrière-pensée ;
C'est le sublime élan dans un suprême effort,
Le courage stoïque en face de la mort ;
C'est l'application franche et bien *catholique*,
De l'amour du prochain, principe évangélique,
Qui révèle aux Mortels la solidarité,
Base de la justice et de la liberté ;
Bref, c'est une vertu, peu connue en pratique,
Qui n'a jamais hanté l'immonde politique.

De son souffle inspirant tous les groupes épars,
La charité fera surgir de toutes parts,
Les germes bienfaisants que son âme recèle,
Le jour où l'altruisme, à la société,
Ouvrira les trésors de la fraternité.
Ce jour-là, nous aurons la paix universelle,
Car, dans tous les pays, les nobles sentiments,
Sans lesquels il n'est pas de vrai patriotisme,
Redeviendront de mode et le froid égoïsme
N'aura plus même accès chez les gouvernements.

Que notre humanité devienne assez parfaite
Pour qu'il règne entre tous une entente complète
Sur les droits et devoirs de tous les citoyens,
On pourra différer sur les meilleurs moyens
De donner à chacun sa part de connaissances,
De vertus, de travail, d'honnêtes jouissances,
Mais on s'accordera sur ce point capital :
Que, de l'ordre établi le principe vital,
Des obscurs dévoûments n'est que la résultante.
Alors, dans l'intérêt de la fraternité,
Chacun, utilisant son ardeur militante,
Vaincra son propre orgueil et sa cupidité.

Des perfectionnements arrêtant le programme,
Les hommes voudront être unis de cœur et d'âme.
Heureux de cultiver les doux arts de la paix,
Ils examineront sous leurs divers aspects
Tout point noir recelant quelque sanglant orage,
Qu'ils sauront détourner. Désormais l'arbitrage,
Remplacera la guerre et ses affreux malheurs,
Qui coûtaient autrefois tant de sang et de pleurs.
Au rebut le carnage ! Avec les vielleries,
La Discorde, la Haine et les louches Furies.

Inclinons-nous devant les gloires du passé.
Conservons le dépot précieux qu'ont laissé
Pour nous les conquérants de nos libertés saintes.
Ces hardis novateurs, sans reproches, sans craintes,
Etaient bien de leur temps. Sur l'affût des canons,
C'était avec leur sang qu'ils écrivaient leurs noms.
Devançant même un peu leur époque tardive,
Ils voyaient poindre au loin la lumière plus vive,
Annonçant aux Mortels l'ère des grands progrès.
Pour nous émanciper plus tôt, sans nuls regrets,
Ils nous sacrifiaient leur robuste existence.
C'est cet oubli de soi, cette ferme constance

A tout sacrifier pour le bonheur d'autrui,
Que nous devons tâcher d'imiter aujourd'hui.

Les luttes corps à corps ne sont plus nécessaires
Et, si nous évoquons les combats de nos pères
Avec autant d'orgueil, nous, les non-combattants,
C'est que nous admirons ces colons militants,
Sourds aux lâches terreurs, aux mesquines alarmes,
Qui, lorsque nos destins se fixaient par les armes,
Se montraient généreux jusqu'à braver la mort.
Fiers des exploits d'antan, reprenons notre essor
Et, narguant les valets qui se disent nos maîtres,
Crachons notre mépris à la face des traîtres.

SURSUM CORDA

SURSUM CORDA

Voix du patriotisme, écho de la pensée
D'un peuple dont l'étoile, un moment éclipsée,
Rayonnera dans l'avenir.
Refoule des vains bruits l'onde tumultueuse,
Eclate dans les airs, plane, majestueuse,
Sur les fastes du souvenir.

Jadis on vit trois nefs à la coque fragile
Fendre les flots amers, apportant l'Evangile
Au sombre enfant de la forêt.
Cartier les commandait. Le hardi capitaine
Fixa le but final de sa course lointaine
Aux agrestes bords du Lairet.

Lorsque ce précurseur des apôtres sublimes
Ouvrait ainsi la route aux futures victimes
D'innénarrables dévoûments,
Il dût prévoir nos maux comme nos jours prospères,
En arborant la croix sur ce sol que nos pères
Ont jonché de leurs ossements.

La croix, c'est le salut ; la croix, c'est l'espérance,
C'est le triomphe au prix de longs jours de souffrance ;
Double emblême d'un double sort,
Etendard bien choisi pour une race altière
Qui, d'un sang généreux légitime héritière,
Devait prendre un superbe essor.

Ni les froids aquilons, ni le feu, ni le glaive
N'ont jamais pu tarir la plantureuse sève,
Suc nourricier du fier rameau
Qui, séparé du tronc, étend son vert feuillage
Si loin que sa croissance aujourd'hui porte ombrage
A plus d'un obscur tyranneau.

"Pourchassons, clament-ils, sans relâche et sans trève
"Ce peuple trop fécond, qui toujours se relève
"Plus fort après chaque revers ;

"Cette race était morte, on la croyait domptée :
"La voilà qui triomphe, à la façon d'Antée,
"De nous, les rois de l'univers."

Certes, c'est mal à nous d'avoir osé survivre
Aux haines des bigots que la fureur enivre !
Mais ici nous sommes chez nous.
On ne supprime pas tout un peuple homogène :
Nous resterons Français. Tant pis si cela gène
Certains gallophobes jaloux !

Quand s'affiche au grand jour la louche intolérance,
Canadiens, montrons-nous dignes fils de la France,
Civilisons les Ostrogoths ;
C'est peu d'être Français quand revient notre fête,
Soyons-le tous les jours et sachons tenir tête
Au fanatisme des cagots.

Que nos actes toujours portent la noble empreinte
D'un civisme réel, insensible à la crainte,
Réfractaire aux vils compromis ;
En dépit des clameurs de nos prétendus maîtres,
Sur la brèche restons, comme nos fiers ancêtres,
Fermes devant nos ennemis,

Voix du patriotisme, écho de la pensée
D'un peuple dont l'étoile, un moment éclipsée
Rayonnera dans l'avenir,
Refoule des vains bruits l'onde tumultueuse,
Eclate dans les airs, plane, majestueuse,
Sur les fastes du souvenir.

SONNET

SONNET

LA GRANDE LOI DE L'ANNEXION

A MON AMI J. B. ROUILLIARD

Lorsqu'un bon Canadien perçoit qu'il est un homme,
Il commande aussitôt un ménage pour deux.
Il se sent à lui seul trop incomplet, en somme,
Et s'annexe une femme avant d'être trop vieux.

Depuis son aventure au sujet de la pomme,
La femme est annexable en tout temps en tous lieux ;
Plus d'un observateur s'étonne de voir comme
Elle attire à ses pieds les pauvres amoureux.

Les deux sexes toujours furent annexionnistes,
Chacun l'est aujourd'hui, le fut ou le sera,
La nature a des droits, messieurs les loyalistes :

Si vous la violentez elle résistera.
Notre jeune pays, malgré la politique,
Saura bien épouser la Grande République.

Montréal, 15 Février 1893,

L'INQUISITION MODERNE

L'INQUISITION MODERNE

POÈME HEROÏ-COMIQUE

Je chante les exploits d'une clique burlesque,
Et l'Inquisition Torquemardivelesque :
Je siffle les méfaits d'un faux Torquemada,
Echoué par hasard non loin du Canada.

Ii était une fois, dans une colonie
Peu prospère, une engeance à l'âme racornie,
Pas nombreuse, à coup sûr, dont la méchante humeur
Jetait aux quatre vents une horrible clameur.
De la religion se proclamant l'organe,
Elle formait à part un clergé sans soutane,
Qui, s'il ne pratiquait pas toujours la vertu,
Savait excommunier à bouche-que-veux-tu.

Il étouffait les uns sous ses lourdes caresses,
Sur les autres lançait ses foudres vengeresses ;
Enfin, c'était un hôte incommode et brutal.

Perché sur le sommet d'un grossier piédestal,
Le sous-pape et le chef de la petite Eglise
Disait : "Je damnerai pour qu'on me canonise ! "
Ce pâle imitateur de feu Machiavel
Répondait au doux nom de Torquemardivel.
Il damna son prochain sur la terre et sur l'onde ;
Le siècle, le progrès, la presse et tout le monde
Furent damnés en bloc, puis damnés en détail.
Il damna les savants ; il damna le bétail ;
Il damna les chercheurs —vouant aux gémonies
Les immortels travaux des plus profonds génies ;
Il damna le malade avec le médecin ;
Il damna le pianiste avec le clavecin ;
Damna les créanciers, damna les belles-mères,
Les huissiers, les raseurs, les bavards, les commères,
Et de tous ces damnés les ennemis mortels
Parlaient de lui dresser de splendides autels.

Lorsqu'il eût à peu près tout damné sur sa route,
Hélas ! on s'aperçut qu'il n'y paraissait goutte ;

Que mécréants, gêneurs, criminels, innocents
Prenaient de l'embonpoint sous ses traits impuissants.
Si ces damnations eussent été mieux faites,
On l'aurait vénéré bien plus que les prophètes :
Le monde est si méchant que chacun eût voulu
Livrer sa bête noire à ce damneur goulu.
Mais les cœur endurcis, redoublant d'insolence,
Recherchaient de ses coups la bénigne influence ;
Et —spectacle inouï— toutes les nations
S'arrachaient par lambeaux ses malédictions.

Quand on lui reprochait de gâcher sa besogne,
Il répondait ; " Seigneur, que voulez-vous ? Je cogne
" De mon mieux. Je fulmine et damne au plus bas prix,
" Mais c'est pour l'autre monde. Et vous êtes surpris
" Que ces damnés, au lieu de mourir à la peine—
" Comme c'est leur devoir—vivent l'âme sereine,
" Le corps sain, le cœur gai, sans trouble, sans émoi ?
" Suis-je législateur ? Est-ce ma faute à moi,
" Si vos lois, reflétant les modernes tendances,
" Refusent la torture à nos justes vengeances ?
" Comme moi, voulez-vous voir d'horribles tourments,
" Repaître vos regards de bûchers infamants,

“ Aspirer l’acre odeur des chairs vives rôties,
“ Voir tourmenter l’objet de vos antipathies,
“ Entendre sur sa peau crépiter en flambant
“ Des fers rougis au feu, puis le voir succombant
“ Aux atroces douleurs d’une lente agonie ?

“ Voilà comme j’entends qu’on les excommunie,
“ Ces maudits esprits forts qui se moquent de moi !
“ Mais, pour me les livrer, qu’on me vote une loi—
“ Rien de *milk-and-water* : il faut que ça finisse !
“ Je voudrais inventer quelque nouveau supplice,
“ De l’incrédulité juste punition,
“ Et de nos saints décrets terrible sanction.”

J’ai souvent remarqué des toqués à systèmes,
J’ai vu des abrutis, des marchands d’anathèmes,
Des nimbes bifurquant des fronts prédestinés ;
Mais, parmi les crétins et les illuminés
Que m’a fait coudoyer la lutte pour la vie,
Je n’ai pas rencontré d’âme plus asservie
A l’idée absorbante et fixe d’un projet
Impossible ou méchant, que celle qui logeait

Sous le crâne épaissi de ce visionnaire
Aspirant à l'honneur d'être tortionnaire.

Ce sacristain, habile à distiller du fiel,
Pour encombrer l'Erèbe eut dépeuplé le ciel,
Afin de contenter sa rage autoritaire.
Il avait en horreur toute œuvre humanitaire.
La charité pour lui consistait à sévir
Contre tout citoyen refusant de servir
Les caprices pervers de son absolutisme.
Si quelqu'un s'insurgeait contre le despotisme,
Il le jetait en proie à l'exécration
Des pleutres subissant sa domination.

Un journal, rédigé par cet énergumène,
Racontait aux cagots, une fois par semaine,
Que tel bon catholique était libre-penseur ;
Que tel républicain était un jouisseur ;
Que Pierre était méchant, Paul suspect et que Jacques
Depuis deux ans, au moins, n'avait pas fait ses Pâques ;
Qu'Alphonse n'avait pas suivi la mission ;

Que Nicholas avait, sur la confession,
Des doutes subversifs.
Bien longue était la liste
Du grand inquisiteur, très petit journaliste,
Qui savait dénigrer, entre deux oraisons,
Tous ceux qu'il détestait sans rime ni raisons.
Cela rapportait peu. Parmi les bonnes âmes,
La plupart estimaient que ses propos infâmes
Etaient un sot moyen de combattre l'erreur.
Mais, voulant à tout prix régner par la terreur,
Il n'en faisait pas moins, malgré les remontrances,
A ses contradicteurs des procès de tendances.
Il n'employait jamais la persuasion
Et lançait l'anathème avec profusion.

Pour mieux pulvériser la franc-maçonnerie,
Il pointait constamment sa grosse artillerie
Sur d'excellents sujets, pas franc-maçons du tout.
L'équerre et le compas le poursuivaient partout
Dans la veille ou le rêve, il voyait des truelles,
Des triangles montrant leurs trois pointes cruelles.
Les tours, les marteaux peints, symboles franc-maçons,
Jusque dans le saint lieu lui donnaient des frissons.

Il voulait expurger les tableaux et les fresques
Des temples ; puis tracer des dessins pittoresques
D'où cercle, angles et traits eussent été bannis,
Comme suspects. Les plans assez mal définis
Qui germaient à l'abri du crâne ossianique
De ce pauvre obsédé, sans angle maçonnique,
Sans courbe subversive et sans trait niveleur,
Sans ombre, sans lumière et même sans couleur,
Auraient dû, pour lui plaire, orner les basiliques
Et remplacer partout les erreurs symboliques.
On ne l'écouta pas : le triangle est resté
L'emblême figurant l'auguste Trinité.
Au rond-point ogival des voûtes élancées,
Il semble regarder les foules empressées,
Qui viennent là prier à l'ancienne façon,
Et que n'effleure pas l'ombre d'un franc-maçon.

Ces mécomptes avaient exaspéré notre homme :
Il devenait rageur. Il ne voulait, en somme,
Qu'imposer aux croyants son système encroûté.
Les hommages rendus à la Divinité
Sans sa permission le mettaient en furie.
Cependant tout le poids de son humeur aigrie

Tombait et retombait en coups précipités
Sur ceux qu'il eut pu voir prier à ses côtés,
Respectant comme lui les croyances antiques.
C'est chez eux qu'il voulait trouver des hérétiques.
Peu pressé d'attaquer des ennemis réels,
Il faisait la police aux pieds des saints autels
Et, promenant partout ses durs regards obliques,
Il savait découvrir de mauvais catholiques
Où prélats et curés n'en trouvaient que de bons.
D'abord tout homme hostile au retour des Bourbons
Sur le trône de France était socialiste :
Par conséquent, impie athée et fataliste,
Un être corrompu, privé de sens moral ;
Pour tout dire, en un mot : c'était un libéral.
Ce mot-là réglait tout : la cause était jugée.
Sitôt qu'il l'avait dit, une meute enragée
Aboyait aux talons de ceux qu'il désignait,
Hurlait, cherchait à mordre, écumait, puis geignait
Quand les moins endurants calmaient à coup de trique
Les trop bruyants accès de sa rage hystérique.

Sans Torquemardivel, notre religion,
Abandonnée en proie à la contagion

Des tendances du siècle, était bien exposée ;
Mais il avait surgi, l'avait moralisée,
La tenait sous son aile et pouvait sans remords,
Cesser de guerroyer contre vivants et morts.
On le vit même un jour, pour des crimes palpables,
Refuser de damner des ministres coupables.
Avait-il donc troqué contre le goupillon
Son tonnerre d'étain ? Lui, jadis si brouillon,
Etait d'une douceur tout-à-fait angélique !
On nous l'avait changé ! Son zèle apostolique
Au contact des puissants s'était tout refroidi,
Son cénacle alarmé restait abasourdi,
A l'aspect désolant du glaive que la rouille
Ebrèchait ; quant au sceptre, il tombait en quenouille,
Bien sûr, si certain fait ne s'était pas produit.

Or, un certain abbé, qui s'était mal conduit
Se conduisit plus mal. Une feuille indiscrète
Refusa de garder l'aventure secrète.
La chronique disait que cet abbé de cour
Faisait la *sienne*, hélas ! plus souvent qu'à son tour
Aux gentilles brebis qui venaient, repentantes,
Aspirer à l'honneur d'être ses pénitentes.

Lorsque ce libertin offrait son cœur pourri
A l'épouse, il savait endormir le mari :
Il le convertissait entre deux saturnales.
Il chanta ses plaisirs en strophes infernales
Qui tombèrent aux mains de l'époux outragé.
Mais ce vil séducteur, l'opprobre du clergé,
Avait précédemment traversé l'Atlantique.

L'affaire fit du bruit ; l'infecte politique
Sut y trouver matière à de longs plaidoyers :
Celui-ci défendait l'honneur de nos foyers ;
Cet autre rabrouait les marchands de scandales ;
Les légendes pleuvaient, bêtes, pyramidales.
Plus d'un conservateur, faux ami du clergé,
Exploitant de son mieux certain vieux préjugé,
Censurait à l'envi la presse libérale
Et, tout en lui faisant un long cours de morale,
Tout en voulant flétrir les indiscrétions,
Faisait retentir l'air de ses délations.
“ Le clergé n'était pas tout ce qu'il devait être,
“ Il fallait surveiller la conduite du prêtre : ”
Voilà ce que disaient ces austères censeurs,
Mais ils traitaient de gueux et de libres-penseurs,
Les Rouges soupçonnés de semblable hérésie.

Soudain, notre héros sentit la jalousie
Le mordre au cœur. Déjà l'un de ses apprentis
Avait, dans un journal fait pour les abrutis,
Prouvé par des raisons ultra-démonstratives,
Que les loges étaient évidemment fautives,
Que l'abbé trop galant, franc-maçon déguisé,
Etait devenu prêtre après avoir usé
Cinquante tabliers, dix compas, trois équerres,
Vingt truelles, trois *boucs* et trente-six rapières ;
Qu'il s'était introduit dans les ordres sacrés
Peut-être à la faveur de signes exécrés
Compris par un évêque appartenant aux loges,—
Hélas, l'épiscopat, digne en tout point d'éloges,
Dans son auguste sein compte des francs-maçons,
Du moins à ce que dit l'homme dont les soupçons
Sur ce point sont donnés comme une certitude.
Ces propos, répandus parmi la multitude,
Devaient évidemment plaire à notre clergé,
Attaqué si souvent, mais si bien protégé
Par les combinaisons adroites et savantes
De ces grands dénicheurs de rumeurs aggravantes.

Donc, pour en revenir à l'écrit publié
Dans un journal cagot, trés obscur, oublié :

Le prêtre débauché, sacrilége, adultère
N'était, ni plus ni moins, qu'un ignoble sectaire
Qu'un prélat, par mégarde, avait ensoutané :
Les loges l'avaient pris, puis nous l'avaient donné
En lui recommandant de corrompre les femmes,
Et le but exclusif de ses amoura infâmes
Etait de compromettre à jamais avec lui
Le clergé catholique et l'épouse d'autrui.

Quand Torquemardivel eut lu ces balourdises,
Il s'écria : " Comment, on écrit des sottises,
" Et je ne suis pas là pour en dire ma part ?
" Quand d'autres gazettiers font un mince rempart
" A notre Saint Frusquin, il faut que, sur la brèche,
" Je défende à la fois le principe et la crèche ?
" Puisque l'Épiscopat refuse de frapper
" Sur ceux qui de mon joug veulent s'émanciper,
" Je le sermonerai d'une telle manière
" Qu'il sera bien contraint de suivre ma bannière.
" Mais ceux qui l'ont blâmé sans ma permission
" Subiront les horreurs de l'Inquisition.

Il dit, et s'élançant aussitôt dans l'arène,
Il cogne, à tout hazard, où son ardeur l'entraîne.

On croyait le débat à peu près terminé :
Je t'en fiche ! Il n'avait pas encore fulminé
Contre le Pape, bien qu'il le crût incapable
D'embourbonner la France, et partant bien coupable.
Tout en récriminant, il avait pardonné,
Lorsque, répudiant ce qu'il avait prôné,
Les cardinaux Gibbons et de Lavigerie
Donnaient, au Maryland ainsi qu'en Algérie,
Des raisons dont l'écho parvint au Canada,
Et fracassa sous lui son principal dada.
Mais comme il retrouvait un prétexte à querelles,
Il se dit : " Ayons l'œil aux choses temporelles ;
" Prions moins, bûchons ferme, et gare l'avenir
" Laïques et clergé n'ont qu'à se bien tenir.
" Il fallait un Cauchon pour brûler la Pucelle
" D'Orléans : s'il vous faut, pour mettre l'étincelle
" Aux modernes bûchers, un moderne Attila
" Dans le genre Cauchon, je serai celui-là.
" Si l'abbé dont l'amour n'était pas platonique
" Eut caché ses ébats sous ce nom euphonique
" Mais très approprié, j'aurais frappé plus fort
" Sur les gens scrupuleux qui trouvent qu'il a tort,
" Car j'aime les Cauchon, si ce n'est en carême.
" Je voudrais en être un. Je crois que je suis même

" En train de devenir célèbre et de briller
" Comme nouveau Cauchon, propre à faire griller.
" Je grille du désir de griller tous les autres,
" Y compris le dernier de mes doctes apôtres.
" J'éprouve en y songeant un plaisir folichon ;
" Je sens sous mon gilet battre un cœur de Cauchon."

Illustre Jeanne Darc, dont la France est si fière,
Lorsqu'on te condamna comme infâme sorcière,
Tu savais qu'un évèque avait fixé ton sort.
Guerrière, tu marchas vaillamment à la mort ;
Sainte, tu souriais à ton cruel supplice ;
Et lorsque tes bourreaux, piliers du Saint-Office,
Ravivaient le brasier qui consumait ton corps,
Du séjour des élus tu voyais les décors ;
Depuis, du haut du ciel, ô vaillante héroïne,
De l'Inquisition tu pus voir la ruine
Quatre cents ans après ton tragique trépas !
De ce monde invisible où ne pénètre pas
Le regard des mortels, tu dois voir que l'Eglise
T'ouvre un nouveau procès pour qu'on te canonise.
Elle doit cet hommage à tes mânes sacrés,
Qui flétrit à bon droit tes juges exécrés.

Ton courage viril et ta mâle droiture
N'avaient pu désarmer l'envie et l'imposture.
Ton audace effrayait les lâches éperdus,
Ton mérite choquait les traîtres, les vendus :
Esclave du devoir, sublime détraquée,
Tu crus au dévoûment, car Dieu t'avait marquée
Du sceau de la victime, et tu devais mourir
Sous les coups des poltrons toujours prêts à trahir.

De ton pays natal rêvant la délivrance,
Tu vis passer la gloire et choisis la souffrance.
Tu sus juger le monde à sa juste valeur :
Tu compris qu'ici-bas le travail, la douleur
Et l'espoir sont des dons qui rendent notre vie
Utile et supportable à l'âme inassouvie ;
Qu'en cherchant l'ambroisie on se gorge de fiel ;
Qu'on ne trouve la paix qu'en regardant le ciel.
Ton esprit, dépouillé de l'entrave charnelle,
Entouré des splendeurs de la gloire éternelle,
Regarde nos travers sans jamais s'étonner :
Lorsqu'on peut tout comprendre, on sait tout pardonner.
Les mobiles cachés des grandes injustices,
Les faux zèles à froid, les colères factices,

Tous les masques trompeurs d'un sordide intérêt,
Sont pour toi transparents. L'impitoyable arrêt
Qui, détruisant ton corps, rendit ton âme libre,
Servit à maintenir l'éternel équilibre
Entre le bien réel et le mal relatif.
De cette iniquité connaissant le motif,
Tu la juges sans doute avec plus d'indulgence
Que nous, qui maudissons la sanguinaire engeance,
Aux féroces instincts, dont le rôle odieux
Ensanglante la terre et fait pleurer les cieux.

J'étais, je le confesse, à la veille d'enfreindre
La loi de charité. Les méchants sont à plaindre,
Et chacun d'entre nous a son mauvais penchant.
Mais Torquemardivel est-il aussi méchant,
Aussi Torquemada, qu'il le voudrait paraître ?
S'il l'est, il faut le plaindre et ne pas lui permettre
De donner libre cours à ses instincts pervers ;
S'il ne l'est pas, il a la boussole à l'envers,
Ce qui compromet fort la barque qu'il dirige.
Dans un cas ou dans l'autre, il faut qu'on le corrige,
Et pour mieux le punir de sa présomption
Il faudrait lui souffler son inquisition,

Le priver du plaisir de lancer l'anathème,
Le rendre inoffensif, réprouver son système
Que le bon sens public a partout démoli,
Et qui fait d'un saint homme un grincheux ramolli,
Voulant de l'univers obtenir le contrôle
Pour torturer les gens de l'Equateur au Pôle.

J'en étais à ce point de mes réflexions,
Quand je me rappelai que mes impressions
N'ont rien à faire ici. C'est la suite du conte
Qu'il faut à mes lecteurs. La chronique raconte
Que Torquemardivel, s'étant fait la leçon,
Saisit de ses aïeux le lourd estramaçon
Et s'en fut guerroyer tout seul, contre personne,
Sur l'air : " *Entendez vous la trompette qui sonne ?* "
Il s'escrima si bien et de taille et d'estoc
Qu'il creva sa besace et vit baisser son stock.
Il ne massacra rien, pas même la grammaire,
Et revint *toujours seul, avec sa peine amère.*
Blessé... dans son orgeuil et dans ses sentiments,
Maudissant dans son cœur les mauvais garnements
Qui, bravant sa colère, avaient l'impertinence
De survivre à ces coups. Pareille inconvenance

L'ayant mis hors des gonds, il jura par Veuillot
Que ces gens-la mourraient le cou sur le billot.

O Muse, inspire-moi des accents énergiques :
J'aborde le récit d'aventures tragiques
Qui, frappant de terreur tous nos contemporains,
Ont failli décimer peuples et souverains.
Redis-moi les excès de ces hommes féroces
Qui surent découvrir des supplices atroces,
Des tourments inconnus dans les siècles passés :
Narre-moi leurs méfaits en termes cadencés.

Au fond de son manoir, loin du bruit de la ville
Vivait un grand seigneur, le duc de Chouberville,
C'était un bon garçon, doux, honnête et pieux
Qui, sans rien inventer, était devenu vieux.
Chef d'une faction d'un mérite fort mince,
Il gouvernait alors assez mal la province
Avec l'assentiment de la majorité,
Et Torquemardivel penchait de son côté.
Il lui dit : « Monseigneur, orgueil des Chambres Hautes,
« Dont l'unique manie est d'approuver les fautes
« Commises par nos chefs, je viens vous supplier

" De me donner l'appui de la loi pour broyer
" Les monstres qui font fi de ma petite église.
" En vain je les menace et je les moralise
" Ils me font la grimace, et me disent des noms.
" Ce n'est pas agréable, et nous qui comprenons
" Toute l'utilité des mesures austères,
" Nous voudrions brûler ces coquins réfractaires
" A la limpidité de nos saints arguments,
" Ainsi qu'à la douceur de nos enseignements.
" J'ai consulté l'évêque : il ne veut rien entendre.
" Il doit être hérétique, et je crois qu'à tout prendre
On ne ferait pas mal de le brûler aussi.

" Je ne déteste pas l'odeur d'un corps roussi
" A la braise, surtout quand c'est un corps d'évêque.
" On en brûlait jadis — dans ma bibliothèque,
" J'ai des in-octavo qui racontent cela —
" Et j'aimerais beaucoup voir griller celui-là.
" Ne me repoussez pas. Je me fais une fête
" De voir les mécréants raccourcis de la tête,
" Après avoir gémi sur d'affreux chevalets.
" Je voudrais tenailler la chair de leurs mollets,
" Frotter avec du sel la blessure saigantne,

" Charcuter tout vivants, inonder d'eau bouillante
" Mes excommuniés ; puis, s'ils font un aveu,
" Leur couper le sifflet par le fer ou le feu ;
" Employer ce moyen pour imposer silence
" A ceux qui jusqu'au bout, sûrs de leur innocence,
" Diraient qu'ils n'ont jamais mérité pareil sort ;
" Enfin, semer partout l'épouvante et la mort."

Quand Torquemardivel eut fini sa harangue,
Son interlocutenr lui fit montrer sa langue
—De Chouberville était quelque peu médecin—
" Vous prendrez, lui dit-il, de l'huile de ricin.
" Votre langue, entre nous, est bien la plus mauvaise
" Qu'on puisse imaginer ; ce qui, ne vous déplaise,
" Semble indiquer chez vous un état maladif.
" Votre hardi projet, pour être un peu tardif,
" Ne m'en paraît pas moins présager la victoire.
" Je veux bien concourir à l'œuvre méritoire,
" Et pour récompenser votre zèle bigot,
" Je vous livre ces gens qui sentent le fagot.
" Mais vous ne pourrez pas les condamner aux flammes.
" Il faut vous contenter de torturer les âmes.

" Nous sommes à la fin d'un siècle de progrès,
" Et les législateurs, réunis en congrès,
" Permettront tout au plus la torture morale.
" Il vous sera loisible, en thèse générale,
" D'imbiber les rétifs qui font les bons esprits
" De la lourde saveur de vos sages écrits.
" Vous leur mettrez le cou dans un carcan solide ;
" Vous les ligoterez, vu que leur suicide
" Est à craindre. Ils seront prestement bâillonnés.
" Deux bourreaux aux tympans dûment encotonnés
" Procéderont : l'un deux, tournant la manivelle
" D'un phonographe empli des éclats de cervelle
" Echappés aux rhéteurs de notre faction,
" Produira les écrits de la réaction.
" Quand votre condamné fermera la paupière,
" Et voudra s'endormir, l'autre tortionnaire,
" S'il ne peut l'éveiller à coups de goupillon,
" Lui lardera le corps avec un aiguillon.
" Il en résultera des effets salutaires :
" La mort enlèvera beaucoup de réfractaires ;
" D'autres, pour échapper à de cruels destins,
" Iront à l'étranger. Restés seuls, les crétins
" S'empareront du sol et pourront satisfaire
" Leur noble ambition. —Moi, je laisserai faire—

“ Du reste, c’est un peu ce que j’ai toujours fait.”
Le héros, mécontent, dit tout haut : “ C’est parfait,”
Puis ajouta tout bas : “ Vieux tyran subalterne,
“ Je te ferai bien voir si le progrès moderne
“ T’empêchera plus tard de griller à ton tour.
“ Avant peu je pourrai sans crainte et sans détour,
“ Procéder hardiment contre les hérétiques.
“ Je vais crétiniser tous les chefs politiques,
“ D’abord, par les moyens qu’il vient de m’indiquer.
“ Lorsque je les tiendrai, s’il ose critiquer
“ Ma méthode, en deux temps je lui fais son affaire.
“ Maintenant, commençons l’œuvre soporifère
“ J’espérais beaucoup mieux. C’eut été si charmant
“ Pouvoir brûler l’ivraie et garder le froment.”

Désireux d’engranger son humaine récolte,
Il prit le directeur du *Canada-Révolte*,
Un journal publié sans sa permission,
— Son principal objet d’animadversion —
Mit cet homme au carcan, le fit charger de chaînes,
Sur lui seul concentra toutes ses vieilles haines,
Lui-même il eut le soin de le bien bâillonner
Puis, par le phonographe, il lui fit seriner
Les articles de fond des journaux rétrogrades,

Fabriqués par lui-même ou par ses camarades :
L'*Ecrevisse*, le *Serf*, le *Chacal*, le *Hibou*,
Tous journanx dont l'esprit doctrinal est *tabou*,
Ultra-religieux, mais surtout agricoles ;
Enfin, le *Tripotier*, journal des Trois-Rigoles
Devaient tous être lus automatiquement.
La victime accablée avait dû fréquemment
Recevoir des horions qui l'avaient réveillée.
Rien ne faisait prévoir que la prose embrouillée
Cesserait de sortir du cruel instrument,
Quand Torquemardivel se dit : " C'est le moment
" De lui lire l'article où j'exposais naguère,
" Qu'il fallait une loi spéciale et sévère
" Contre les effrontés qui se moquaient de moi.
" Il en éprouvera peut-être de l'émoi."

Il saisit son journal, commença sa lecture,
Mais s'endormit bientôt. En cette conjoncture,
Il rêva qu'il voyait, comme en un tourbillon,
Venir de tous côtés l'énorme légion
Des défunts torturés au cours de leur carrière
Terrestre, qui, du pied, l'attaquaient par derrière.
Ouvrant l'œil, il sentit qu'en son âme, ô terreurs !
Sa victime inculquait les modernes erreurs.

PAIX ET FRATERNITÉ

PAIX ET FRATERNITÉ

Principe souverain du Temps et de l'Espace,
Maître de l'Univers et des Cieux étoilés,
Qui, gardant dans ta main les siècles écoulés,
Déroules l'Avenir sous le Présent qui passe ;
Soleil vivifiant, dont les puissants rayons
Prodiguent sans arrêt la lumière et la vie,
A travers la nature à tes lois asservie ;
Toi, qui règles le cours des vastes tourbillons
D'astres étincelants dans la voûte azurée,
Toi, qui gouvernes tout dans la plaine éthérée,
Par ta Pensée auguste et ton Amour fécond,
Toi, dont l'œil paternel et le regard profond,
Sondant tous les replis des gouffres et des ondes,

Embrasse les détails et l'ensemble des mondes,
Juge infiniment bon, espoir des malheureux,
Divin consolateur de l'âme solitaire,
Pour les déshérités qui souffrent sur la terre,
J'implore la pitié de ton cœur généreux.
Du laboureur courbé sur le sillon qu'il creuse,
Récompense amplement les utiles travaux ;
Bénis le travailleur dont la main vigoureuse
Soulève avec effort le poids des lourds fardeaux.
A la Femme, cet Ange égaré sur la terre,
Ce Mystère sacré qui fait ouvrir nos yeux
A la clarté du jour, être mystérieux
Et toujours bien-aimé, sœur, fille, épouse ou mère
Donne tout le bonheur accessible aux mortels.
Au prêtre prosterné devant tes saints autels,
Accorde tous les dons de ta grâce divine.
Au hardi nautonnier domptant les flots amers,
Au matelot bravant les vents et la bruine,
A tout être souffrant sur terre ou sur les mers,
Dispense les secours que son état réclame ;
Surtout, fais qu'en nos cœurs s'allume cette flamme
Que toi-même créas de toute éternité
Et qu'en langage humain l'on nomme Charité ;
Par elle affermissant ton règne sur la terre,

Donne nous la Justice avec la Liberté,
Gage sacré de paix et de fraternité.

Lorsque nous célébrons l'adorable mystère
Qui valut aux mortels la naissance d'un Dieu,
Il nous semble revoir tes célestes phalanges
Flottant sur la Judée à travers le ciel bleu,
Et nous prêtons l'oreille à la voix des saints Anges
Redisant aux bergers: " Gloire au plus haut des cieux
A l'Etre universel, espoir des malheureux;"
Le *Pax hominibus* hante notre cervelle
Et, le cœur tout ému d'une flamme nouvelle,
Nous nous sentons portés vers l'amour du prochain.
Fais que chacun de nous le soit encor demain.
Que ce désir ardent de paix universelle,
Exprimé par les tiens en ton nom glorieux,
S'accomplisse bientôt; qu'une vive étincelle
De ton amour divin nous enflamme en tous lieux ;
Que tout le genre humain, sauvé par ta tendresse,
Renonce à l'égoïsme et s'occupe avant tout
Du sort des indigents en proie à la détresse;
Que, pour les soulager, il recherche partout
L'infortune et les maux qu'engendre la misère;

Que la philantropie et la fraternité
Epargnant aux vieillards le sort de Bélisaire,
Enlevant tout prétexte à la mendicité,
Empêchent l'intrigant d'exploiter l'indigence
Et la pitié des cœurs naturellement bons.
L'égoïsme vaincu, soudain nous échappons
A tous les exploiteurs dont la funeste engeance
Subit depuis longtemps sa maligne influence.
Et, délivré par Toi de ce joug détesté,
Chacun pratiquera la douce charité.
Dans nos actes divers, nos discours, nos pensées,
Nos écrits, respectant les limites tracées
Par ta divine loi, nous chercherons surtout
A réparer nos torts et nos fautes passées
En répandant le calme et le bonheur partout.

Pour tous les opprimés de notre globe infime,
Où gémissent encor tant d'esclaves souffrants,
Je te prie, ô mon Dieu. Désarme les tyrans ;
Convertis le bourreau, protège la victime
Et donne à la pensée honnête qu'on comprime
Tout l'essor qu'il lui faut pour convaincre les gens.
Que la vérité, grâce à tes soins diligents,

Pénètrant au palais comme dans la chaumière,
Déverse les rayons de sa vive lumière
Jusques dans les recoins dont les angles obscurs
Abritent, nous dit-on, des fantômes impurs.
Je te prie, ô mon Dieu, pour la veuve qui pleure,
Pour les parents en deuil, pour le pauvre orphelin,
Pour le pécheur, déjà courbé vers son déclin,
Et qui de son trépas voudrait retarder l'heure,
Pour l'insensé qui croit que ton culte est un leurre,
Pour tout proscrit, tribun, pape ou roi détrôné,
Pour tout peuple asservi, conquis ou rançonné.
Bénis, ô Créateur, la plainte du génie
Que la bêtise innée insulte et calomnie.
Prodigue aux cœurs aimants tes consolations,
Soutiens les malheureux dans leurs afflictions.
Toi, dont les yeux divins sont les pures étoiles,
Dessille nos regards. que, sans ombres, sans voiles,
Apparaisse à nos yeux la sainte vérité,
Gage sacré de paix et de fraternité.

Montréal, décembre, 1892.

GRANDEUR ET DÉCADENCE

GRANDEUR ET DÉCADENCE

Pour un coq de village être perché trop haut,
C'est, par le temps qui court, un bien triste défaut.
ARISTOTE *

I

Jadis, au beau milieu d'une ville conquise,
Se dressait un beau coq sur un clocher d'église.
C'était un coq altier, un bon vieux coq gaulois.
On l'avait juché là, sans s'occuper des lois
Ni des vains règlements qu'une junte laïque,
Insensible aux ardeurs du zèle apostolique,
Décrétait sans motifs, sans rimes, sans raisons,
Nivelant à son gré tours, clochers et maisons.
Bien qu'il fut en ferblanc, comme un vrai coq en pâte
Il eût pu vivre heureux, si l'on n'eut, à la hâte,

* Emprunté au fameux chapitre des chapeaux.

Décidé de le mettre à trois cents pieds du sol,
Hauteur d'où ma pensée a dû prendre son vol,
Pour suivre le plongeon du coq immarcessible
Vers un autre perchoir beaucoup plus accessible,
A cent vingt pieds du sol, et c'est bien dur, hélas!
Etre monté si haut pour descendre si bas !

II

L'orsqu'oubliant un peu son incurable dèche,
Un pauvre regardait l'interminable flèche
Qui supportait la croix et le coq pardessus,
Il disait : " J'ai déjà vu des plans mieux conçus.
" Pourquoi mettre là-haut une tour octogone
" Sur un socle carré ? Je crois, Dieu me pardonne,
" Que ça s'écroulera quelqu'un de ces beaux jours.
" Filons au plus coupant, car de semblables tours
" Ça peut nous en jouer de mauvais ; ça peut même
" Lapider un chrétien. Or, moi, j'ai pour système
" De ne pas m'exposer aux fâcheux accidents :
" J'irai prier plus loin le Dieu des pauvres gens.
" Je crains des hauts sommets la séduisante amorce
" Et cette tour hardie est un vrai *tour de force.*
" Que les gens de la *haute*, attardés en ce lieu,

" Examinent ce coq perdu dans le ciel bleu !
" S'il gratte, pour chercher un grain dans les nuages,
" Les moellons ébranlés, par de tristes ravages
" Signaleront leur chute et, frappant dans le tas,
" Ecraseront museaux, têtes, jambes et bras.
" L'auteur de ce clocher était pourtant un homme
" Large comme une tour, et pas très svelte ; en somme.
" A sa force plutôt qu'à sa légèreté,
" Il devait ses succès et sa célébrité.
" Si sa flèche n'a pas des assises plus vastes,
" Ça doit être en vertu de la loi des contrastes
" Qui veut qu'en tout pays, un court et gros garçon
" S'éprenne d'un objet à la fois sec et long.

III

Tout en monologuant, notre ouvrier loquace
A d'autres curieux abandonnait la place.
Les riches venaient voir les moellons menaçants,
Et la cour octogone en assomma trois cents.
Si vous ne croyez pas la véridique histoire
Qu'en ce moment je conte, il est un fait notoire
Qu'on ne peut contester : c'est qu'il ne reste plus
Un seul être affligé de trésors superflus.

Et, cependant le coq a, pendant dix années,
Du haut de son perchoir bravé les destinées.
On va le dégommer, et ce n'est pas trop tôt,
Bien qu'il ait su régner comme un roi d'Yvetot.
Les principes s'en vont, en ce siècle barbare :
Un roi non dégommé, c'est un oiseau très rare ;
Etre perché trop haut, c'est assez dangereux,
Et le plus élevé n'est pas le plus heureux.

IV

Si l'on eût respecté le plan de l'architecte,
L'altitude du coq eut été bien correcte ;
Cent vingt-sept pieds de haut, c'eut été suffisant
Pour étaler au loin son plumage luisant.
Mais, on voulut lancer au loin, vers l'empirée,
Sa queue éblouissante et sa crête dorée.
Il ne protesta pas, jugeant que, des hauteurs
De son trône, il verrait tous les législateurs,
Hypnotisés, fixant ses reflets métalliques,
S'abstenir de fouiller dans les caisses publiques.
L'architecte, moins fier, fut aussi moins discret :
Il exprima tout haut le sincère regret
Qu'il avait en voyant, vers la rive inconnue,

Le coq se diriger en traversant la nue.
Mais un vieil inspecteur, bien payé pour cela,
A ses gémissements mit vite le holà.
Deux honnêtes bourgeois, chargés de l'entreprise
Furent congédiés. Puis l'*Eminence Grise*
Eut son manteau de pierre, en dépit des grognons,
Façonné par les mains de joyeux compagnons
Qui furent bien payés au moyen d'une quête.

V

Beaucoup de souscripteurs n'ont jamais vu le faîte,
Le coq encor bien moins, de leur clocher géant,
Car les presbytes seuls peuvent, pour leur argent,
Voir un coq dans les airs, tout près de ces planètes
Où se trouvent, dit-on, des peuplades honnêtes.
Elles me font l'effet de s'y plaire ; en tout cas,
Elles ont vu le coq et ne descendent pas.
Ici l'honnêteté semble être l'apanage
De gens très peu nombreux qui meurent en bas âge.
On pourrait hérisser notre globe de tours
Et, quitte à dépeupler toutes les bases-cours,
Mettre des coqs partout : autant de coq-à-l'âne
Si, malgré nos discours, l'égoïsme nous damne.

VI

Par quel prodige étrange, assez mal défini,
Le coq séjourna-t-il sur le clocher jauni ?
Quel pouvoir inconnu, défiant l'analyse,
Tient la flèche à la tour et la tour à l'église ?
La loi de l'équilibre est-elle un préjugé ?
Ou bien le fameux coq est-il donc engagé
Dans le cercle attractif d'une sphère céleste ?
Quel astre l'a sauvé d'une chute funeste ?
C'est ce que les savants n'ont jamais pu savoir.
Pourtant, avant longtemps, il faut s'attendre à voir
Le coq dégringoler de sa base fragile,
Puis, battant la chamade avec son aile agile,
Chercher le doux repos d'un sommet amoindri.
Alors le balayeur de l'église, attendri,
Tout en le contemplant de son regard humide,
Tristement redira : La tour était solide.

UN CŒUR BRISÉ

UN CŒUR BRISÉ

POÈME RUSSE

I

Muse du Tintamarre, Echos orphéoniques,
Soufflez dans mon tympan vos accords symphoniques ;
Orgues, introduisez le puissant ronflement
De vos vastes tuyaux dans mon entendement.
Que le bruit éclatant de cent mille fanfares
Charge l'air de bémols, de dièzes, de bécarres.
Nul brocanteur de sons n'en saurait livrer trop,
Fut-il tout récemment bombardé maëstro.
J'adore le fracas, la tempête me grise.
Du lecteur délicat si l'oreille se brise,
Tant pis pour lui : je chante un désaccord bruyant

Qu'il faut accompagner d'un accord ennuyant.
Ceci dit, embouchons la guimbarde guerrière,
Et de nos fiers héros retraçons la carrière :
Or donc, jadis vivait, au fond du Kamtchatka,
Un seigneur trop poussif pour danser la polka.
Il se croyait du goût pour la grande musique,
Mais c'était une erreur. Nature prosaïque,
Il se plaisait surtout à faire un bon repas,
Et ses amis sentaient qu'il ne s'en privait pas.
Trois cents livres de chair, et d'esprit trois cents tonnes,
Car il était très lourd, chez les Muses Santones
L'avaient fait accepter : c'était un érudit
Et devant son savoir on restait interdit.

II

Chez ses concitoyens, une secte nouvelle
Le réclamait pour chef. L'absence de cervelle
Etait indispensable aux nouveaux convertis.
Types dégénérés d'esclaves abrutis,
Ces idiots formaient une petite église
Jalouse de singer les doges de Venise.
Mais leur parcimonie avait réduit à six
L'effectif permanent du grand Conseil des Dix.

Les profanes pouvaient entrer dans le Cénacle,
Mais n'y devaient rien faire : aussitôt que l'Oracle
Avait pythonisé par l'organe du chef,
On voyait se courber aux pieds d'Ivanteneff,
(C'était le nom du grand seigneur aux vastes formes),
Toute la multitude aux profils multiformes,
Que c'en était vraiment comme un bouquet de fleurs.
Ivanteneff, la vue au ciel, les yeux en pleurs,
Etendait sur eux tous sa dextre magistrale
Et bénissait en bloc, sans user d'eau lustrale :
Ses larmes suffisaient. Ce pontife, dit-on,
Prisait moins le *Credo* que le tour du bâton.
Pope russe ou rabbin, fakir, bonze ou brahmane,
C'était un mammifère omnivore et bimane,
Toujours prêt à donner, du jour au lendemain,
A ses administrés quelque bon coup de main.

III

Un jour, il remarqua, parmi son entourage,
Un jeune homme nerveux qui jouait avec rage
De tous les instruments : il en jouait très mal.
Ivanteneff saisit le féroce animal :
Il sut l'apprivoiser de si belle manière

Qu'il en fit un poseur d'espèce chicanière ;
Il l'envoya d'abord au Monomotapa
Apprendre à turluter pour le Grand Opéra.
L'espiègle turluta sur la plage lointaine
Si bien qu'il rapporta de prix une centaine :
C'était autant de pris sur l'ennemi commun.
Il ne s'en cacha pas, jugeant plus opportun
D'étaler bruyamment sa gloire et sa médaille.
Il exerça des chœurs, fit chanter la marmaille,
Et, puissant protecteur de plus d'une diva,
Porta de rudes coups au grand art qui s'en va.
Il admirait Wagner : c'était là sa manie,
Car il avait si bien étudié l'harmonie
Qu'il ne pouvait souffrir un accord absolu.
Aussi, lorsqu'il revint, hirsute, chevelu,
Fut-il fêté, choyé, par la gent mélomane ;
Et, comme il fréquentait la mosquée ottomane
Et l'église au besoin, d'Alger à Tombouctou,
Il sut trouver des chœurs à malmener partout.

IV

Le pope Ivanteneff avait pour pénitente
Une femme du monde, accorte et pas méchante,

Qui souhaitait du bien au docte voyageur.
Elle entonna d'abord, sur le mode majeur,
Un hymne solennel en l'honneur du grand homme.
Et, comme Ivanteneff l'aimait beaucoup en somme,
Il promit d'employer le fier Fanfarowski
Qu'on avait surnommé le Poniatowski
De la musique étrange, obscure, orientale.
Notre belle dévote, Euterpe Kamchadale,
Se pâma bel et bien de joie et de plaisir
En atteignant le but de son plus cher désir.
Or, le conseil des Six, implacable et terrible,
En ce temps-là pour chef avait un monstre horrible,
Un certain rebouteur, assassin breveté,
Qui lançait ses clients en pleine éternité
En beaucoup moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire :
Ceux qu'il ne tuait pas, il savait les proscrire,
Dès qu'il devait caser un heureux favori
Sur le destin duquel Euterpe avait souri.

V

Ivanteneff avait une immense épinette
Construite pour lui seul à grands coups d'herminette.
On tapait là-dessus : cela faisait du bruit

Et les chantres gueulaient, le tout à prix réduit.
Un vétéran, colosse à la puissante échine,
De ses pieds, de ses mains manœuvrait la machine.
Pour lui substituer un jeune homme fluet,
Il fallut dégommer celui qui remuait
Des chœurs tonitruants les voix stentoriennes,
Dirigeant contre-point, notes grégoriennes
Et tout le tremblement. Ça ne fit pas un pli.
On se dispensa donc du piocheur accompli
Qui ne convenait plus.

Un chœur peu populaire
Entonnera demain : " *Va te faire lanlaire* : "
Nadaud protestera ; mais tant pis pour Nadaud :
Ne faut-il pas d'abord plaire au Maître Bedeau ?
Les chantres aujourd'hui pour cela sont en grève
Et ma conclusion, chers lecteurs, sera brève :
Depuis ces sombres jours, l'ombre d'un chimpanzé
Promène au Kamtchatka l'ombre d'un chœur brisé.

LA CASTORIADE

LA CASTORIADE

I

Certain ambitieux, par ses débuts modestes,
Dressé depuis longtemps à remporter des vestes,
Couvait le picotin de son regard altier :
Cet homme indépendant se nommait Pelletier.
Lorsque ce défenseur des travers d'un autre âge
Avait vu le *recto*, n'osant tourner la page
De peur d'y découvrir des principes nouveaux,
Il arrêtait le cours de ses nobles travaux.

II

Parfois cet aristo de race roturière
Etalait au soleil sa vaillante rapière :
Les moineaux avaient peur et les peuples riaient.
Quelques illuminés, cependant, s'écriaient :

" Ouvrage de Vulcain, indestructible lame,
" Transperce, taille, occis, fauche et fais rendre l'âme
" A tous ces mécréants qui n'ont pas comme nous
" L'instinct de s'exhiber pour prier à genoux.
" Toi, du nouveau Roland la Durandal moderne,
" Décoloquinte nous l'affreuse hydre de Lerne
" Dont les têtes tombaient et renaissaient soudain
" Sous les coups redoublés d'un énorme gourdin,
" Si bien qu'après trois mois d'un lugubre fauchage
" Hercule un beau matin termina l'abattage
" En lançant un caillou, comme un simple Irlandais,
" Puis alla se vanter partout de son succès.
" Le monstre terrassé fit semblant de s'éteindre ;
" Mais, lorsqu'il se vit seul, il se remit à geindre
" Et dit :—" Je reviendrai quelque jour, gros et gras,
" Histoire d'embêter les futurs forts à bras.
" Il nous est revenu, têtu, plein de cynisme,
" Et le monstre aujourd'hui se nomme laïcisme,
" Il faut, du fier Hercule éclipser les exploits
" En nous retuant ça, pour de bon, cette fois."

III

A ce discours flatteur, notre héros en herbe
De son glaive esquissait un moulinet superbe.

—" Je vais être à l'instant du monstre le bourreau,"
Clâmait-il en mettant sa flamberge au fourreau.
C'est là qu'elle restait les trois quarts de l'année,
Pour sortir au soleil, claire, damasquinée,
Les jours de grande pompe et de grand tralala,
Mais ses sanglants exploits se bornaient toujours là.
C'était un coupe-chou bénin, bon camarade
Comme son maître. Héros et glaive de parade
Etaient faits l'un pour l'autre et nulle hydre jamais
N'expira sous leurs coups au fond de son marais.

IV

Rêvant de s'illustrer sur un autre théâtre
Il se fit candidat, fut battu comme plâtre,
Se redressa, bondit, rua dans le brancard,
Jura qu'il se moquait et du tiers et du quart,
Puis, se radoucissant, escalada d'emblée
Conseil Législatif et Chambre d'Assemplée :
La porte était ouverte, il entra, tout fut dit,
Et notre bon public en fut tout interdit.

V

C'est que notre jeune homme avait le sens pratique
De l'intrigue, et savait que notre politique

Permet au charlatan d'arriver à son tour :
Il arriva. Jamais plus rapace vautour
N'abattit sur sa proie au milieu de l'espace
Une serre plus lourde, un bec aussi vorace,
Que la puissante main qui s'étendit alors
Sur tout ce qui semblait recéler des trésors.
On le vit avocat, tribun, puis journaliste,
Partisan de la corde et plus tard Rielliste ;
Même on le soupçonna d'avoir fait un pamphlet.

VI

Toujours prêt à voguer quaud la brise soufflait
Vers les bords fortunés où coule le Pactole,
Il étendait sa voile et partait sans boussole.
Sa barque après avoir touché plus d'un récif,
Se disloque et fait eau. Le nautonnier naïf
N'a pas encor compris que, marin trop novice,
Il a mis sottement l'esquif hors de service
En voulant gouverner en dehors du chenal.

VII

Pour avoir le contrôle et l'appui d'un journal
Il déploya d'abord un zèle un peu factice.

Certain groupe imprudent lui livra la *Justice.*
Alors, il se livra lui-même à des excès
De plume et de langage. Il eut quelques succès :
Il sut circonvenir le nouveau ministère
Qu'il défendit souvent de sa parole austère,
Qu'il bouda fréquemment, pour le tour du bâton.
La veille, il était doux : c'était un vrai mouton.
Le lendemain, c'était un ours de belle taille ;
Mais quand venaient les jours de grande boustifaille
Il se r'humanisait que c'était à ravir.
Cet aspirant monarque était né pour servir.
Il ne s'en doutait pas, ayant, de par le monde,
Toujours tiré parti de sa verve féconde.
Il ne tarissait pas, parlait sur tout sujet
Et contre la grammaire aisément s'insurgeait.

VIII

Apprenti, tout au plus, il se proclamait maître :
Au pouvoir il voulut entrer par la fenêtre,
Retomba sur le sol ensanglanté, meurtri,
Se remit sur ses pieds, fit entendre un long cri,
Cri de rage et d'orgueil froissé par la défaite,
Car, hélas, la nature humaine est imparfaite,

Et l'on vit ce farouche et brave anti-pendard,
Chassé de la *Justice* entrer à l'*Etendard*
Juste au moment fatal où l'excellente feuille
Faisait un bout de cour aux gens à portefeuille
Qui veulent d'Ottawa régenter l'Univers ;
Et si, dans le moment, j'illustre par mes vers
Ce héros déconfit, indomptable et *laïque*.
C'est que je la connais cette funeste clique
Toujours prête à trahir nos droits les plus sacrés.

IX

Je lui pardonnerais les Métis massacrés,
Riel pendu, le peuple opprimé, les entraves
Qui gênent le trafic si, parmi les esclaves
Attachés à son char, on ne retrouvait pas
Chaque jour, haletant, quelque nouveau Judas.
Rançonner le public c'est déjà très blâmable,
Mais corrompre des chefs c'est faire œuvre du diable
Même lorsqu'on les prend parmi les alliés nés
Protecteurs incompris des pauvres internés.

LES CORPS DE « MÉQUIERS »

LES CORPS DE " MÉQUIERS "

Paroles de Rémi Tremblay, Musique dérangée par Léonce de Liege,

Air : —*Sacredié, les vilains crapauds !*

(Parlé.) *à la cantonnade.* Mais-z-oui, que j'm'en vas vous l'envoyer ma chanson. Les sui qui s'en trouveront z-interbolisés n'auront qu'à prendre leur mal en patience en attendant que leurs voisins se fassent étriller à leur tour, comme il comvient-z-à des n'individus qui se permettent de travailler quand il est si facile de vivre malhonnêtement, sans frapper coup. Ça leur-z-y apprendra à donner le mauvais exemple du trimage perpétuel et péculifère. En avant la musique ! et arrière ceux qui ne savent pas rire.

Y a des innocents qui vous font des chansons
Sus tout' sort' de chos' pas pareilles
Au sujet d'l'amour entre fill's et garçons
Ils vienn'nt vous écorcher l'z'oreilles,

Ils vous parl'ront d'œillets, d'lilas
D'jasmins, de ros', de tull', de falbalas
Mais moi, pour vous interloquer,
J'vous chant'rai les corps de méquier.

On peut être avocat, bailli, représentant
Ou ministre sans portefeuilles,
On peut-êtr' prisonnier, c'qu'est bien plus embêtant,
Quand on voit reverdir les feuilles
J'voudrais bien voir L. O. Taillon
Essayer d'fabriquer un saucisson
I' f'rait un drôle de chartuitier
Vu qu'c'est pas son corps de méquier.

Y a des citoyens qui s'sont fait cordonniers,
Histoire de tirer la babiche,
Pour êt' maîtr' chez eux d'autres se font charbonniers,
D'aut' jou'nt les comédi's d'Labiche
Y en a qui du théâtre ont l'goût,
Y a des journalis's qu'ont ben du bagout
Mais, y en a d'aut's qui font pitié
I' d'vraient changer d'corps de métier.

Y a des p'tits commis qui font ben des façons
En vendant d'quoi fair' des bavettes,
Mais pour s'renseigner sur les mœurs des boissons,
Rien n'égal' les commis d'buvettes.
Ces gaillards, en un tour de main,
Voudraient saoûler de whiskey l'genre humain
Nageant dans l'vin, ils peuv' s'moquer
De tous les aut' corps de méquier.

Y a des parsonn' du sesqu' qui font œuv' d'leurs dix doigts
C'est encor la meilleur' manière.
Quand on veut être honnête et respecter les lois
Au travail on n'est pas la dernière.
Y a des d'moisell' qui font l'trottoir
Et qui d'vraient porter deux s'ringu' en sautoir
Ell' pass' leur temps à nous r'luquer,
C'est un vilain corps de méquier.

Y a des gens qui pass' leur temps à carotter
Ils font c'qu'on appell' du boodlage
Tout en empochant notre argent sans compter
Ils arrivent au mauvais bout d'l'âge.

Ils ont un grand risque à courir
Quand viendra pour eux l'moment de mourir.
Mais pour vivre et s'faire r'marquer
C'est un rôdeux d'corps de méquier.

J'vous ai chansonné tout' la population
Ou du moins un' parti' d'icelle
Mais y-a-t-un méquier dont j'n'ai pas fait mention :
C'est celui d'joueur de violoncelle.
Y a les trombon', les picolos.
Les violonist's, tous gens bien rigolos
Avec un tas d'autr' sabotiers :
Ça complèt' les corps de méquiers.

LES CHANTS DU TERROIR

2"

LES CHANTS DU TERROIR

DÉDIÉ À L'UNION FRANCO-AMÉRICAINE DE FALL RIVER

AIR : — *Vive le pressoir*

Dignes rejetons d'une race altière,
Lorsque vous avez franchi la frontière
Qui borne aujourd'hui le sol canadien,
Vous teniez toujours à votre héritage,
Et vous resserrez encor d'avantage
Des traditions le puissant lien.
Dans la liberté
Et l'égalité,
Que la charité nous unisse en frères
Et, comme nos pères, (*bis*)
Joyeux compagnons,
Chantons, (*bis*)
Redisons chaque soir
Les chants du terroir.

Vivent les pays chers à nos ancêtres'
Que nos découvreurs parcouraient en maîtres
La raquette aux pieds, la hache à la main !
Nos pères ont eu la ferme espérance
D'agrandir un jour la Nouvelle France :
Nous verrons leur vœu s'accomplir demain.
Dans la liberté
Et l'égalité,
Que la charité nous unisse en frères
Et comme nos pères, (*bis*)
Joyeux compagnons,
Chantons, (*bis*)
Redisons chaque soir
Les chants du terroir.

19 Juillet 1893.

SONNET

SONNET

À MADAME MARIE EDOUARD LENOIR

Qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse
Dit un poète aimé. Pourtant, quand j'ai reçu
Votre portrait, ornant le titre " Charmeresse "
Et trois charmants couplets, j'avais déjà perçu,

A travers vos écrits, la forme enchanteresse
Qui recouvre votre être, et mon cœur avait su
Deviner les contours d'un temple de sagesse.
Ce doux pressentiment n'a pas été déçu

Quand on a vos talents, on est toujours jolie.
Par l'inspiration la figure anoblie
Exerce sur nous tous un charme souverain

Et si, physiquement, vous êtes accomplie,
C'est que les purs joyaux dont votre âme est remplie
Ne peuvent se loger qu'en un superbe écrin.

Montréal, 17 Juiliet 1893.

LE PRINTEMPS

LE PRINTEMPS

La terre va quitter bientôt sa robe blanche,
Les rayons du soleil ont troué son manteau.
Les oiseaux reviendront gazouiller sur la branche,
Et l'onde bercera plus d'un léger bateau.
La campagne n'est plus qu'à demi recouverte
Par son linceul glacé qu'a maculé le temps
La nature avant peu, sous sa toilette verte,
Va tressaillir encore au souffle du printemps.

On la voit frissonner sous son corset d'hermine,
Pourtant, elle pressent la joyeuse saison,
Malgré le sombre hiver, qui lui fait grise mine,
En elle de l'été germe la frondaison.

Le dôme des grands bois aura de frais ombrages
Où les amants iront passer d'heureux instants.
En suivant de l'amour les séduisants mirages
Chacun effeuillera les fleurs de son printemps.

Car tout aime ici-bas ; tout doit aimer pour vivre
Et vivre pour aimer : c'est la commune loi.
Aimez-vous : ces deux mots inscrits dans le saint livre
Ne renferment-ils pas l'abrégé de la foi ?
Puisque l'amour préside aux lois de la nature,
Puisque l'humanité doit vivre encor longtemps,
Soucieux des destins de la race future
Empressons-nous d'aimer aux beaux jours du printemps.

PARDONNEZ

PARDONNEZ

FRAGMENT

En dépit du destin, ma chère, je vous aime.
J'aime à le répéter tout bas discrètement.
Je vous le dis à vous, je le pense en moi-même,
J'éprouve du plaisir à broder sur ce thême,
Qui trouble ma pensée et cause mon tourment.

Je voudrais oublier : cela m'est impossible,
Un abîme a disjoint deux cœurs faits pour s'aimer,
Quand je voudrais vous fuir, une force invincible
Me retient immobile et la joie indicible,
Que j'éprouve à vous voir parvient à me calmer.

L'autre jour, emporté par l'amoureuse ivresse,
J'ai voulu vous presser tendrement sur mon sein,
Vous avez regretté cette chaste caresse :
Vous savez bien pourtant que ma vive tendresse
Ne m'a pas inspiré de coupable dessein.

Je vous ai vu pleurer, moi, la douleur dans l'âme,
J'aurais voulu me voir au fond de l'océan.
Il est toujours cruel d'attrister une femme,
Devant votre chagrin, je me jugeais infâme,
Et pour vous consoler j'aurais donné mon sang.

Pardonnez à mon cœur cet instant de folie.
L'amour irraisonné n'a pas su retenir
L'irrésistible élan—Vous étiez si jolie !—
Le Destin—Je le sens à ma mélancolie—
Nous sépare ici-bas. Peut-il nous désunir ?

JE NE VEUX PAS LUTTER

JE NE VEUX PAS LUTTER

FRAGMENT D'UNE IDYLLE ÉBAUCHÉE.

Je ne veux pas lutter. J'ai vu votre œil, austère
Pour mes yeux, s'adoucir en cherchant les regards
De mon rival qui peut, à l'ombre du mystère ;
Se griser à loisir de vos tendres égards.
J'ai vu cela vingt fois. J'ai même osé vous dire
Que j'en étais certain à n'en pouvoir douter.
Votre orgueil a souffert. Trop bonne pour maudire,
Vous plaignez ma douleur. Je ne veux pas lutter.

Je ne veux pas lutter. Pendant la triste scène
Où je vous exposais mes noirs pressentim ents,
Vous avez entrepris de consoler ma peine
Jurant que vous étiez fidèle à vos serments.

Pourtant, une heure après, vous faisiez la causette
Avec l'heureux mortel qui doit me supplanter
Dans vos affections. Vous lui faisiez risette
Moi je me désolais. Je ne veux pas lutter.

Peut-être riez-vous de ma mésaventure,
Lorsque de votre amour la flamme s'assoupit.
Il m'a dit l'autre jour —ô cruelle torture—
Qu'il me voit dépérir et—sécher de dépit.
S'il connait mon malheur c'est grâce à vous peut-être. :
A l'amant favori cela peut se conter.
Vous en avez trop dit, si vous avez fait naître
Quelque espoir en son cœur. Je ne veux pas lutter.

QUATRAINS

QUATRAINS

Avez-vous éprouvé cette langueur de l'âme,
Cette mélancolie où le cœur attristé
Sent ses fibres gémir sous l'effort de la flamme
Consumant le captif que l'amour a dompté ?

Hier, je vous aimais, aujourd'hui, je vous aime
Et je vous aimerai tant que mon cœur battra.
Lorsqu'il ne battra plus, mon âme, ô joie extrême !
Libre de toute entrave, en tous lieux vous suivra.

IMPROMPTU

IMPROMPTU

AU DOCTEUR NORBERT FAFARD, PROFESSEUR DE L'UNIVERSITÉ LAVAL, A L'OCCASION DU QUARANTE-TROISIÈME ANNIVERSAIRE DE SA NAISSANCE

Dans les fastes de notre histoire,
Une année a fait bien du bruit ;
Un parti rappelle avec gloire
L'an mil huit cent quarante-huit.
Vous naquîtes en cette année,
Fertile en hommes éminents,
Qui, devant la Chambre étonnée,
Se firent Jupiters Tonnants.

Vous avez leur intelligence,
Leurs nobles aspirations ;
Vous avez de plus leur science
Et toutes leurs perfections.
Permettez donc qu'on vous souhaite
Du ciel les plus heureux présents
En ce beau jour de votre fête
Et de vos quarante trois ans.

12 Décembre 1892.

A M. ET Mme F.

A M. ET Mme. F.

À L'OCCASION DE LEURS NOCES DE CRISTAL

Un jour, en parcourant le chemin de la vie,
Vous avez rencontré le sentier conjugal.
La route était superbe et vous l'avez suivie
En mêlant vos deux voix au concert musical.
Car les oiseaux chantaient sur la rive fleurie,
De l'amour partagé l'hymne sentimental ;
Et le ruisseau jaseur, courant dans la prairie,
Égrenait aux échos ses notes de cristal.

Trois lustres bien comptés ont passé sur vos têtes
Sans imprimer de ride à vos fronts bien ouverts.
Pour quelques sombres jours, combien de belles fêtes !
L'espérance a pour vous des rameaux toujours verts.

Jeunes, après quinze ans d'un bonheur sans nuage,
Vous gravitez gaîment dans le cycle fatal.
Interrompez le cours de votre heureux voyage
Pour célébrer ce soir vos noces de cristal.

Que l'avenir vous garde une longue existence.
Marchez cœur contre cœur et la main dans la main.
Votre bonheur présent, basé sur la constance,
Ne peut vous présager qu'un heureux lendemain.
L'inaltérable amour, quoi qu'en dise le monde,
Est encore après tout le meilleur capital,
Et c'est sur ce trésor que la Parque se fonde
Pour vous filer des jours purs comme le cristal.

L'ŒUVRE DU TEMPS

L'ŒUVRE DU TEMPS

Il est minuit, sur le timbre sonore
A retombé l'implacable marteau.
Le nouvel an nous cache, à son aurore,
D'obscurs destins blottis sous son manteau.
L'aile du Temps, balayant notre sphère,
Aux vieux abus soustrait l'humanité.
O Temps, poursuis le cours de ta carrière
Et fais surgir partout la liberté,

Pour l'avenir tu nous gardes, sans doute,
Des maux cruels ; donne-les, s'il le faut,
Mais, en revnnche, écrase sur ta route
Des oppresseurs le funeste défaut.

Les courtisans d'une clique éphémère
Violent les droits de la majorité.
O temps, poursuis le cours de ta carrière
Et fais surgir partout la liberté.

Dans ton voyage à travers les espaces,
En effleurant l'or pur des blonds soleils,
De ton passage as-tu laissé des traces
Et refroidi leurs cratères vermeils ?
Leur as-tu pris un rayon de lumière
Pour éclairer l'homme trop encroûté ?
O Temps, poursuis le cours de ta carrière
Et fais surgir partout la liberté.

As-tu trouvé, par delà les nuages,
Un peuple libre assez sot pour vouloir
S'encarcaner sous le joug des esclaves,
Et de son rang aspirer à déchoir ?
Il est certain que notre premier père
A, dans l'Eden, pour l'esclavage opté.
O Temps, poursuis le cours de ta carrière
Et fais surgir partout la liberté.

Depuis ce jour, que d'obscurs autocrates,
Assujettis à des instincts pervers,
Ont surchargé de chaînes disparates
Et rançonné tous les peuples divers !
Il ont mordu tour à tour la poussière,
Ce qu'il en reste est à moitié dompté.
O Temps, poursuis le cours de ta carrière
Et fais surgir partout la liberté.

Forts de nos droits, nous poursuivions notre œuvre,
Comptant marcher de progrès en progrès,
Quand d'un tyran l'odieuse manœuvre
Vint entraver les pouvoirs des Congrès.
L'an qui finit nous rejette en arrière ;
En vain pour nous des martyrs ont lutté.
O Temps, poursuis le cours de ta carrière
Et fais surgir partout la liberté.

Si l'électeur buvait jusqu'à la lie
L'amer poison versé par les hâbleurs,
Les nourrissons du pouvoir qui spolie
Sûrs de rêgner riraient de nos malheurs.

Mais le scrutin oppose une barrière
Au froid cynisme, à la duplicité.
O Temps, poursuis le cours de ta carrière
Et fais surgir partout la liberté.

Dans quelques mois, la province meurtrie
S'échappera des griffes du vautour,
Nos députés, lecteurs de *La Patrie*,
Gouverneront sans dol et sans détour.
J'offre aujourd'hui mon hommage sincère
Aux francs amis de la légalité.
O Temps, poursuis le cours de ta carrière
Et fait surgir partout la liberté.

Montréal, 1er Janviur 1892.

BONNE ANNÉE

BONNE ANNÉE

Quatre-vingt-douze a fait son temps,
Nous saluons quatre-vingt-treize,
Qui pourra, dans quelques instants,
Nous turlupiner à son aise.
Ça doit être un an comme il faut,
Pas contaminé par le vice;
On ne lui connait qu'un dèfaut;
C'est d'être encore un peu novice.

On pourrait, charitablement,
Lui prêter des projets infâmes;
Mais ce serait probablement
Mécontenter les bonnes âmes.
Il est clair qu'il ne nous a fait
Ni bien ni mal, vu son jeune âge:

Proclamons donc qu'il est parfait
Avant que l'autre déménage.

Cache-t-elle quelque noirceur
Sous les plis de sa robe blanche,
Cette enfant dont la grande sœur
S'enfuit la veille d'un dimanche ?
Nous arrive-t-elle apportant,
Reliquats des vielles années,
La froideur des neiges d'antan
Ou l'éclat des roses fanées ?

Elle apporte pour le moment,
A chacun de nous, l'éspérance.
C'est beaucoup. Ce cadeau charmant
Est un baume pour la souffrance.
L'indigent qui le recevra,
Dût-il n'avoir pas d'autre étrenne,
Moins inquiet, se convaincra
Qu'à chaque jour suffit sa peine.

Je souhaite à tous les amis
Qui lisent mes vers et ma prose,

Avec tous les plaisirs permis,
Un avenir couleur de rose.
Au mortel qui s'agite et court
Hardiment vers sa destinée,
A tous, pour piquer au plus court,
Je souhaite une bonne année.

Montréal, 31 décembre, 1892.

ROUGEURS ASTRALES

ROUGEURS ASTRALES

Soleil resplendissant, ta lumière féconde
Fait fleurir les buissons et mûrir les épis,
Ta chaleur bienfaisante entoure notre monde
Et remet la vigueur dans nos corps assoupis.

C'est toi qui fait surgir l'or de la moisson blonde,
Toi qui couvres le sol d'un verdoyant tapis,
Et ton grand œil peut voir sur la terre et sur l'onde,
Que notre humanité s'en va de mal en pis.

Hier, en te couchant, tu rougissais de honte.
Avais-tu remarqué les horreurs qu'on raconte ?
Ou plutôt, voyais-tu tout ce qu'on ne dit pas ?

Ce matin, je te vois rougir à ton aurore.
L'hémisphère opposé serait-il donc encòre
Plus que le nôtre absurde et fertile en faux pas ?

Fall River, 8 Septembre 1893,

AUX VIEUX AMIS

AUX VIEUX AMIS

O sainte affection, source de jouissance,
Qui ne te connait pas est digne de pitié !
Pour exprimer ma joie et ma reconnaissance
Les mots sont aujourd'hui trop faibles de moitié.

Je me rappelle encor—douce réminiscence—
Les marques d'intérêt dont m'ont gratifié
Jadis les compagnons qu'après huit ans d'absence
Je retrouve constants à la vielle amitié.

Attiré par l'attrait d'un milieu sympathique,
Je m'installe auprès d'eux. Rejeton exotique,
Je vais prendre racine où m'arrosent leurs mains.

Leur cordialité va me remettre en verve,
Advienne que pourra, l'avenir nous réserve
De bons accès de rire et d'heureux lendemains.

ACROSTICHE

ACROSTICHE

F aisant flèche de tous les bois,
L' Amour, cet enfant de Bohême,
O urdit sa trame, et son carquois
R ecèle un trait pour tous. Moi-même,
I vre d'amour non partagé,
D ans le silence j'ai songé
A vous dire que je vous aime.

MON ANGE, ADIEU !

MON ANGE, ADIEU !

IMITÉ DE L'ALLEMAND

I

Dans ce vallon de misère et de larmes,
La rose naît d'un épineux buisson ;
Si quelqu'un chante, aussitôt les alarmes
Et les soupirs étouffent sa chanson.
Tes grands yeux noirs me guidant comme un phare,
Me promettaient un heureux avenir :
C'était trop beau, le destin nous sépare, } *bis*
Mon ange, adieu, je suis né pour souffrir. }

II

J'avais rêvé la paix douce et tranquille,
Après les jours d'orage et de douleurs.

A tes genoux je cherchais une idylle,
Rêve embaumé de parfuns et de fleurs.
Le désespoir de mon âme s'empare,
Pour moi tes bras ne devaient pas s'ouvrir,
C'était écrit, le destin nous sépare,
Mon ange, adieu : je suis né pour souffrir. } *bis*

III

Le vent gémit à travers la ramure,
La froide nue estompe le ciel gris ;
L'averse tombe, et son triste murmure
Semble un écho des cœurs endoloris.
Les sombres jours que le ciel me prépare
Je les consacre à ton cher souvenir.
C'était trop beau, le destin nous sépare,
Mon ange, adieu : je suis né pour souffrir. } *bis*

PAPILLON BLANC

PAPILLON BLANC

RÊVERIES D'UN POÈTE ÉPICIER

Dans un couloir enfumé, mercantile
J'ai, l'autre jour, découvert, voletant,
Un papillon qui, de son aile agile,
Exterminait le microbe inconstant.

Le jour baissait. Quand la pâle lumière
De trois quinquets au pétrole eut brillé,
Je le revis, poursuivant sa carrière,
Cherchant partout l'azur ensoleillé.

Je lui parlai : « Pauvre bête éphemère,
« Sur tes ébats à peine un jour a lui,
« Et tu te meurs ; noirs soucis, peine amère,
« Dans peu d'intants pour jamais t'auront fui..

« S'il est de fait que le vaste Empyrée,
« Recrute au loin d'innombrables colons,
« Tu trouveras, dans la plaine éthérée,
« D'autres destins et des rêves plus longs.

« Car tu n'es pas ce qu'un vain peuple pense :
« Un Dieu t'a mis des ailes pour voler ;
« On peut voler sans ailes, —mais... silence.
« Un homme vient *subito* m'appeler.

« L'homme est parti. Maintenant, bel insecte,
« Tu n'es plus là pour m'inspirer des vers,
« Et d'Apollon le docte dialecte
« Dresse à mes yeux ses obstacles divers.

« N'étais-tu pas l'enveloppe fragile
« Qu'une âme en peine avait, furtivement,
« Pu dérober à notre lourde argile
« Pour louvoyer hors de son élément ?

« As-tu rejoint la céleste phalange ?
« Sylphe léger, reviens encor nous voir.
« L'enfant naïf, qui te prend pour un ange,
« T'épargnera par crainte ou par devoir. »

Montréal, avril 1891.

LA CATHÉDRALE

LA CATHÉDRALE

La Rome des Césars, défiant la poussière
Des siècles écoulés, offre encore à nos yeux
De vastes monuments, grands poëmes de pierre,
D'un passé déjà loin débris mystérieux.

L'antique Panthéon, devenu sanctuaire
A reçu des martyrs les restes glorieux.
Près du mont Vatican, le dôme de Saint-Pierre
Projette au loin sa croix contre l'azur des cieux.

Les peuples transplantés dans les deux Amériques,
Interrogent en vain les temps préhistoriques :
Les chefs-d'œuvre de l'art sont inconnus chez eux ;

On n'y retrouve pas, superbe basilique,
Ta colossale nef, mais la foi catholique
Reproduit sur nos bords ton plan majestueux.

LE CHANT DE L'OUVRIER

LE CHANT DE L'OUVRIER

I

Noble ouvrier, tous les trésors du monde
Sont fabriqués par ta puissante main ;
Tu vis de peu quand ta vigueur féconde,
Sans t'enrichir, nourrit le genre humain.
Entends sonner, l'heure de délivrance
Que redoutaient tant de cerveaux étroits ;
Ouvre ton cœur à la sainte espérance :
On n'ose plus méconnaître tes droits.

REFRAIN

Du fainéant le vieux sceptre se brise,
De l'exploiteur abolissons l'emploi.
Gloire au travail ! Honte à qui le méprise
Ou se soustrait à sa divine loi !

II

Tout capital a le travail pour base :
C'est le produit d'efforts accumulés.
Qu'entre les mains d'un oisif l'or écrase
Ses producteurs qu'un flâneur a volés,
C'est naturel, et c'est très légitime
Aux yeux de qui n'a jamais frappé coup ;
Mais l'ouvrier, moins indulgent, estime
Qu'un capital, ça lui coûte beaucoup.

REFRAIN :

Du fainéant le vieux sceptre se brise,
De l'exploiteur abolissons l'emploi.
Gloire au travail ! Honte à qui le méprise
Ou se soustrait à sa divine loi !

III

Fiers de votre or, fruit de gains illicites,
Poursuivez donc votre coupable but !
Engraissez-vous, orgueilleux parasites,
En prélevant sur nous un lourd tribut !

Mais les excès de votre convoitise
En ont fait voir toute l'énormité,
Et le Travail à la Fainéantise
Oppose enfin notre Fraternité.

REFRAIN :

Du fainéant, le vieux sceptre se brise,
De l'exploiteur abolissons l'emploi.
Gloire au travail ! Honte à qui le méprise
Ou se soustrait à sa divine loi !

IV

Notre santé, nos muscles, notre adresse
Constituant tout notre capital,
Nous prodiguons ces biens avec largesse
Et le patron fournit le vil métal.
Que ses profits soient bons, que nos salaires
Puissent suffire aux nôtres, et demain

Nos interêts, divers mais non contraires,
Conciliés, se donneront la main.

REFRAIN :

Du fainéant le vieux sceptre se brise,
De l'exploitenr abolissons l'emploi.
Gloire au travail ! Honte à qui le méprise
Ou se soustrait à sa divine loi !

MYSTÉRIEUSE ÉTOILE

MYSTÉRIEUSE ÉTOILE

CHANSON

Clou scintillant de la céleste voûte,
Etoile d'or aux reflets radieux,
Astre brillant, quand tu poursuis ta route
Observes-tu notre Monde ennuyeux ?
Humble guichet de l'immense Empyrée,
Es-tu la vitre où des êtres pensants
Vont regarder dans la plaine éthérée
Ce qu'il advient des mortels impuissants ?

Es-tu grande lunette
Par où des purs esprits
Couvrent notre planète
De regards attendris ?

De la Toute-Puissance
Es-tu l'œil scrutateur
Qui regarde en silence
Le prévaricateur ?
Ou, poussière féconde,
Au vaste firmament,
Es-tu l'orbe d'un Monde
Qui tourne incessamment ?

REFRAIN { Mystérieuse étoile
Qui dores le ciel bleu,
Brille pure et sans voile
Sous le regard de Dieu.

Qu'un Leverrier, décrivant ton orbite,
Retrace au loin ton lumineux sillon,
Je veux savoir quel peuple les habite
Les globes noirs de ton grand tourbillon.
Sur les instincts d'êtres hypothétiques
J'aime à rêver avec Flammarion.
Quel fier géant, aux formes athlétiques,
Subit chez toi le destin d'Orion ?

Brillante espagnolette
Entr'ouverte au ciel bleu,

Radieuse lorgnette,
Regard d'un demi-dieu,
Fournaise, ou joyeux âtre
Pour les désincarnés,
Lampe au reflet bleuâtre
Des cieux illuminés,
Dans l'Infini du Monde
Modeste lumignon,
Poursuis, poursuis ta ronde,
Regard, flamme ou lorgnon.

REFRAIN {
Mystérieuse étoile
Qui dores le ciel bleu,
Brille pure et sans voile
Sous le regard de Dieu.
}

A TROMPEUSE, TROMPEUR ET DEMI

A TROMPEUSE, TROMPEUR ET DEMI

COMÉDIE EN UN ACTE

La Scène se passe à Tahiti

PERSONNAGES

Mlle Rosine Badazur, fille majeure usant de ses droits et abusant de ses torts. Signes particuliers : coquette par calcul.

Roméo Lemplumé dit Baladèche, entrepreneur d'orthographe et de style pour écrivains honoraires.

Heurion de la Brochette, directeur du Théâtre des Monstruosités Incohérentes, littérateur médiocre et parvenu accompli.

Le Capitaine Charles A. Temps, officier malgache en rupture de congé.

Alphonse Lefranfileur, caissier de banque.

SCÈNE I

Antichambre de la direction du théâtre des Monstruosités Incohérentes.

ROSINE. (seule.)

Voilà bientôt deux ans que j'exerce ma verve.
A me lire, on croirait que la sage Minerve
M'inspire constamment, dicte tous mes écrits,
Et mon style parfait charme les beaux esprits.
Chez tous les gens *select* ma chronique s'étale.
Elle est tendre, elle est vive, elle est sentimentale,
Et le lecteur se dit : " Comme elle doit aimer !
" Celle dont le talent sait si bien exprimer
" Des plus purs dévoûments la noble et sainte ivresse !
" J'en ferais volontiers l'objet de ma tendresse."
Voilà ce que l'on dit, et c'est ce que je veux.
Qu'on m'aime un peu partout, qu'on se prenne aux cheveux
Pour moi, cela me va. Moi, j'aime tout le monde
Juste assez pour flirter et tromper à la ronde
Vingt soupirants par jour, beaux, laids, jeunes ou vieux.
Je mets tont mon plaisir à rendre malheureux
Le naïf assez sot pour m'aimer d'amour tendre.
D'autres ont des maris quand moi je dois attendre :
N'est-ce pas suffisant pour me mettre en fureur
Contre ceux dont je n'ai pu faire le malheur ?
Puisqu'ils avaient besoin de faire une sottise,
Ne pouvaient-ils donc pas me conduire à l'église,
Et jurer devant Dieu que leur fidélité
Serait le contre-poids de ma légèreté ?
Ils ne l'ont pas voulu : c'est pourquoi je me venge.

SCÈNE II

(Charles entre par le fond.)

CHARLES. (à part)

Elle est seule !

(A Rosine)

Bonjour. Je vous aime, cher ange

(Il lui prend la main et veut l'embrasser)

ROSINE (Le repoussant)

Modérez vos transports, mon cher, on ne sait pas,. . .
Quelqu'un pourrait nous voir. On nous suit pas à pas ;
On parait se douter, ingrat, que je vous aime.
On vous sait marié.

CHARLES

Je suis à vous quand même.

ROSINE

Mais vous ne pouvez pas me donner votre nom.
Quant à faire de moi votre maitresse. Non.
Je suis femme d'honneur et l'amour platonique,
Peut seul me convenir. Quant à l'autre, Bernique !
Laissez-moi vous aimer sans honte et sans remord.

CHARLES (Cherchant encore à l'embrasser)

Si vous me repoussez, demain je serai mort.

ROSINE (Se défendant)

Si vous vous suicidez, j'aurai votre mémoire
En exécration. Laissez-moi plutôt croire
Que vous avez assez d'énergie et de cœur
Pour braver le Destin et pour sortir vainqueur
Du combat surhumain que chacun de nous livre
A l'amour malheureux auquel il faut survivre.
A ce prix seulement, vous resterez toujours
Le seul, le digne objet de mes tendres amours.

CHARLES. (à part)

Je tordrais bien le col à cette mijaurée.

(Haut)

Vous parlez comme un livre, ô ma chère adorée !
Et je ne sais vraiment de toutes vos vertus
Laquelle je prèfère et j'admire le plus.
Mais, vous saviez pourtant que j'avais une femme,
Lorsque, par vos aveux, vous attisiez la flamme
Qui consume aujourd'hui mon cœur tout plein de vous.
C'est vous qui m'avez fait tomber à vos genoux.
Maintenant que j'y suis, pourquoi ces vains scrupules ?
Je les trouve tardifs et même ridicules.

ROSINE. (pleurant)

Ah ! je suis bien punie et j'aurais du savoir
Que ce monstre voudrait m'éloigner du devoir !

CHARLES

Chut ! On vient.

SCÈNE III

Les mêmes, Alphonse.

ROSINE

(Changeant de ton et minaudant—à Charles.)

Vous avez, pour sauver cet otage,
Risqué la fusillade et même davantage.
C'était noble. On eut dû vous couronner de fleurs.

(A Alphonse)

Notre brave officier m'a presque mise en pleurs
En me narrant qu'un jour il a risqué sa vie....

CHARLES

Oh !

ALPHONSE

De grâce, épargnez un peu sa modestie.
Il m'a conté cela trente fois pour le moins.

ROSINE

Et cela vous paraît.

ALPHONSE

Etonnant.

ROSINE

Néanmoins,
Je veux en peu de mots vous redire l'histoire.

CHARLES

C'est la même.

ALPHONSE

C'est drôle ! elle est toute à sa gloire.

ROSINE

Oh ! vous êtes méchant.

CHARLES

Alphonse-le-Cruel,
Vous êtes trop malin. Je retourne à l'hôtel.

(Il sort.)

SCÈNE IV

Alphonse, Rosine.

ALPHONSE

Ce n'est pas cette histoire ancienne qui remue
Les fibres de votre être, et vous êtes émue
Plus que vous ne voulez le paraître, à coup sûr.

Vous connaissiez déjà ce récit très obscur,
Et vous en avez ri devant moi. C'est étrange,
Comme lorsqu'il est là votre attitude change !

ROSINE

Allons, vous voyez bien que je riais de lui.
Vous êtes d'une humeur bien jalouse aujourd'hui.
Vous êtes marié : cependant, je vous aime.
Ce secret, j'aurais dû le garder en moi-même.
Depuis que vous avez reçu ce tendre aveu
De ma part, vous croyez que je me fais un jeu
De faire des mamours à tous les bons apôtres
Qui croient m'avoir flattée en épousant les autres.
Je m'amuse fort bien à causer avec eux,
Mais c'est vous seul l'objet de mes plus tendres vœux.
De Roland, que j'aimais, je suis la fiancée,
Et pourtant votre amour m'a presque divorcée
Avant le mariage, et vous osez encor
Vous plaindre et jalouser Charles, ce gros butor ?

ALPHONSE

Bien vrai que vous m'aimez ?

ROSINE

Ingrat, tu le demandes ?
Tu sais bien qu'à mon cœur c'est toi seul qui commandes ?
Mais on vient.

ALPHONSE

Adieu, chère !

(Alphonse s'éloigne et Rosine lui lance un baiser du bout des doigts. Roméo entre et surprend ce geste,)

SCÈNE V

ROMÉO, ROSINE

ROMÉO (A part)

On se lèche à loisir !

(Haut)

Lorsqu'on admet la gène, on chasse le plaisir.
Je m'étonne pourtant que votre pruderie
S'apprivoise à ce point. Rosine, je vous prie,
N'allez pas comprimer les amoureux élans
De ce cœur ingénu qu'en des termes brûlants
Vous m'offrîtes un jour, bien que mon mariage
N'eut pas été pour vous un secret.

ROSINE (simulant l'étonnement)

Quelle rage
Vous possède aujourd'hui ? A quoi tend ce discours ?

ROMÉO

Vous vouliez l'embrasser ? Embrassez-le. Je cours ;
Je le ramène ici ; dans vos bras je le lance
Et je vais dévorer mon affront en silence.

(Il fait mine de s'éloigner)

ROSINE

Ah ! vous êtes encor jaloux, beau séraphin ?
Savez-vous qu'aprés tout ça m'agace à la fin ?
Vous m'avez subjuguée et, dans mon trouble extrême,
Je vous ai dit un jour : Roméo, je vous aime.

Vous en avez douté d'abord, mais c'est bien vrai,
Trop vrai, pour mon malheur, et, tant que je vivrai,
Vous seul serez, mon cher, l'objet de mes pensées.
Chassez de votre esprit ces craintes insensées.

ROMÉO

Alors, ce n'est donc pas Alphonse qui vous plaît ?

ROSINE

Non ; c'est vous seul.

ROMÉO

Mon bonheur est complet.

(A part)

La coquette se doute un peu que je l'ai vue
— De fait, mon arrivée était bien imprévue —

Mais elle n'en est pas bien sûre. Laissons-la
Croire qu'elle me trompe encore

(Haut)

Eh ! bien, voilà
Pourtant où me conduit un amour impossible :
Si j'étais moins aimant, je serais impassible.
Quand je vous vois sourire aux autres. Voyez-vous,
Je me suis figuré qu'Alphonse, à vos genoux,
Réclamait un baiser, et que mon arrivée
Vous a d'un grand plaisir brutalement privée

ROSINE (A part)

Il n'a rien vu... Tant mieux.

(Haut)

J'atteste mon honneur.
Qu'il est resté debout, maladroit devineur,
Ce serait pourtant bien à moi d'être jalouse :
Car,—vous me l'avez dit—vous aimez votre épouse,
—Heureuse femme !—Hélas ! moi je n'ai qu'un tronçon
De votre cœur aimant. Si vous étiez garçon,
Je n'accepterais pas le plus léger partage.
Mais j'ai pris mon parti de ce désavantage,
Et je vous laisse en paix aimer votre moitié.
En retour, laissez-moi cultiver l'amitié
D'hommes dont l'influence, après tout, m'est utile.
L'imagination est chez vous trop fertile.
Homme de peu de foi, croyez à mon amour.
J'entends marcher quelqu'un. Allez-vous en.

ROMÉO

Bonjour.

(A part)

Elle attend Henrion, ou bien quelque autre dupe
Qu'elle rêve en secret d'enchaîner à sa jupe.

ROSINE

(A Roméo)

Bonjour, cher !

(Elle lui lance un baiser de la main—Roméo sort)

ROSINE (seule)

Ça fait trois que je blague aujourd'hui.
A l'autre, maintenant.

SCÈNE VI

HENRION, ROSINE, puis ROMÉO

HENRION (entrant.)

Ah ! ça, quel est celui
Qui causait avec vous ? perle des demoiselles !
On dirait que la peur lui fait pousser des ailes
Et qu'il vole.

ROSINE

Pourtant, il n'est pas financier :
Il est poète.

HENRION

Un fou !

ROSINE

Poète et romancier.

HENRION

Un fou ! Je le savais. Que pouvait-il vous dire ?

ROSINE

Vous en demandez trop.

HENRION

Ce n'est pas pour médire,
Mais tous les rimailleurs ne valent pas dix sous.
Et ça vous fait l'amour, sans vergogne, en dessous ?

ROSINE

Mais il est marié.

HENRION

Marié ? La canaille !
Et vous vous amusez à cet homme de paille ?
Dans mes propres bureaux, vous flirtez avec lui ?
Ai-je meublé cela pour les amours d'autrui ?
Permettez-moi du moins de la trouver mauvaise.
Mais défendez--vous donc !

ROSINE

Poursuivez votre thèse :
Elle est bien ridicule et vous l'êtes aussi.
Vous êtes un brutal et ce n'est pas ainsi

(Roméo paraît dans l'entrebâillement d'une porte)

Que l'on doit accueillir une amante discrète,
Qui cache avec grand soin sa blessure secrète.
Quand, dans votre intérêt, détournant les soupçons
Je fais joyeuse mine à d'aimables garçons,
Loin de m'en savoir gré vous me faites injure.
Si ça ne change pas, Henrion, je vous jure
Que votre malheureuse épouse va savoir
Que vous avez voulu m'éloigner du devoir.

D'une église quelconque un certain dignitaire,
Qui se montre envers moi censeur bien moins austère
Que vous, consolera mon cœur endolori ;
Je m'en vais de ce pas le voir. Adieu, chéri.

(Elle va pour sortir)

HENRION (la retenant)

Reste !.. Ne t'en va pas !.. J'étais jaloux !.. Ma reine !
L'espérance renaît en mon âme sereine.
Tu ne l'aimes pas, dis, ce poète enragé ?
Et tu ne m'en veux pas si je l'ai dérangé ?
Un fabricant de vers, ça n'a pas de mérite
Et ça ne compte pas. Pourtant, cela m'irrite
De voir des sans-le-sou se mêler d'aligner
Des rimes. Ça me vexe. Avant de t'éloigner
Causons un peu. Voyons, dis que tu me pardonnes.
Moi, je pardonne tout, pourvu que tu me donnes
Un de ces bons baisers, gage d'amour ardent.

ROSINE

Mais vous n'y pensez pas ?

(Il cherche à l'embrasser et elle le repousse)

Laissez-moi.

(Il lui prend un baiser)

(A part)

L'impudent !

(Elle pleure)

(Haut)

Vous avez exploité ma coupable indulgence.
Vous appartenez donc à la vilaine engeance
Des vilains séducteurs !

(Il veut l'embrasser et elle se défend)

(A part)

Soyons ferme : il le faut !

HENRION

La pubibonderie est un vilain défaut.

(Il la poursuit)

ROSINE (se sauvant)

Laissez-moi, laissez-moi. Je vais crier.

(criant)

A l'aide !

HENRION (la poursuivant)

Si vous criez ainsi ça vous rendra bien laide.

(Roméo entre et saisit Henrion qu'il envoie rouler dans un coin)

ROMÉO

Hé ! l'archi-décoré, l'homme à l'ample brochette !
Ramasseur clandestin des honneurs qu'on achète,
Si vous faisiez l'achat d'un peu de probité

Ça dissimulerait mieux votre lâcheté.
Vous comptiez, paraît-il, beaucoup sur la faiblesse
D'une femme.

HENRION

J'enrage.

ROMÉO

Et, si cela vous blesse
Je suis prêt, dès demain, à vous rendre raison.

HENRION

C'en est trop, à la fin. Sortez de ma maison.

ROMÉO

J'en sors avec honneur, et vous restez infâme.

HENRION

Je saurai me venger.

ROMEO, (à Henrion)

—A vos ordres.

(A Rosine)

Madame.

(Il donne le bras à Rosine et ils sortent tous deux. Henrion leur montre le poing.)

SCÈNE VII

Changement de décor. La scène représente une route bordée d'orangers et de citronniers.

ROSINE, ROMEO

ROSINE

Vous avez agi comme un chevalier...

ROMEO

Errant.

ROSINE

Vous avez les instincts d'un maréchal...

ROMEO

Ferrant.

ROSINE

Trêve de calambours ! Roméo, je vous aime.

ROMÉO

Trêve de compliments ! Rosine, à l'instant même,
Vous avez fort bien dit à ce sot animal :
" Je suis votre discrète amante." C'est très mal.
Votre duplicité m'en a fait voir de fortes,
Mais je n'aurais pas cru.

ROSINE

Vous écoutez aux portes.
C'est peu chevaleresque, ô mon noble champion,

ROMÉO

Nenni ! Vous avez tort de me croire un espion.
Chez ce drôle en partant, j'avais laissé ma canne,
Je venais la chercher, lorsqu'un bruit de chicane
Parvint à mon oreille, et je vous entendis
Lui répéter des mots que vous m'avez redits
Vingt fois. Vous paraissez les savoir à merveille.
Et, trois fois, pour le moins, sans que je vous surveille,
J'ai perçu votre voix redisant ces serments
A trois de mes rivaux que vous trouvez charmants.

ROSINE

C'était pour rire d'eux. Je me montrais aimable
Afin de m'amuser.

ROMEO

Etiez-vous moins blâmable
Parcequ'en me trompant vous les trompiez aussi ?

ROSINE

Je ne vous trompais pas, je m'amusais

ROMEO

Merci.
Mais vos amusements sent ceux d'une coquette
Qui trompe tout le monde à la bonne franquette.

ROSINE

Ce péché très véniel est assez usité.
La force de la femme est sa duplicité.

ROMEO

Immorale doctrine et fausse théorie

ROSINE

La femme ne peut rien sans la supercherie

ROMEO

Erreur ! Elle peut tout, quand son cœur reste franc ;
Quand elle se respecte et sait tenir son rang.

ROSINE

Il est plus d'un dégré dans la coquetterie :
Henrion me taxait de pudibonderie
Et vous, vous douteriez de mon honnêteté ?

ROMEO

D'autres en douteraient ; moi j'en ai peu douté.
Je crois que votre corps est resté très honnête ;
Mais votre âme, qui court de conquête en conquête,
Pourrait bien l'entraîner un jour dans le ruisseau.

ROSINE

Ciel ! que dites-vous-là ?

ROMEO

Je dis que le vaisseau
Qui du grand Maëlström longe toujours le gouffre
Finira par sombrer.

ROSINE

Vous savez que je souffre
Vos reproches cruels, souvent immérités,
De grâce, épargnez-moi ces gracieusetés.

ROMÉO

C'est dans votre intérêt. N'en soyez pas froissée.
Ce n'est plus le dépit, la vanité blessée
Qui me font maintenant vous signaler l'écueil.
Votre amour est un mythe et j'en ai fait mon deuil,
Mais l'amitié subsiste et je n'ai pas de haine.
Je ne veux pas vraiment vous causer de la peine.
Je joue un rôle ingrat : le rôle de censeur.
Comme on aime une mère, une fille, une sœur,
Je vous aime et vous veux du bien.

ROSINE

Très honorée !
C'est bientôt fait : On dit à l'amante éplorée :
“ Je ne vous aime plus mais je vous veux du bien.”
Homme de bon conseil, puisque le seul lien
Qui vous unisse encore à mon sort autorise
Le reproche amical qui brûle et cautérise
Tous les vilains défauts dont mon être est rempli,
Parlez. Je vous écoute.

ROMÉO

Effacez-moi ce pli
Qui ride votre front. La leçon sera brève :
Renoncez à flirter. Abandonnez ce rêve
Qui, des vains compliments vous donnant le désir,
Vous montre dans chaque homme une proie à saisir.

Gardez vos airs penchés pour les célibataires :
Les maris, quels qu'ils soient, pékins ou militaires,
Ça s'appelle *tabou*. Défense d'y toucher !

ROSINE

C'est vrai, mais vous avez eu tort de me cacher
Cette vérité là qnand j'étais votre amante.

ROMÉO

Ne dites plus ce mot. Votre bouche charmante
Le prononce souvent, et vous ne savez pas
Qu'il s'applique à la femme ayant fait un faux-pas.

Vous n'êtes pas encore une femme déchue
Dans le vrai sens du mot. Votre langue est fourchue
Comme dirait l'Indien ; c'est un vilain défaut,
Mais vous êtes restée honnête et *comme il faut :*
Vous avez conservé la pureté physique .

ROSINE

Fort bien dit. Si j'en crois votre métaphysique
Je suis passablement canaille... *au figuré*
Mais *au propre*, le cœur n'est pas trop... défloré.

ROMÉO

C'est cela.

ROSINE

Vous avez découvert — tablant sur cette base
— Qu'il serait encor temps de rétamer le vase ?

ROMÉO

Je le crois.

ROSINE

Mais alors comment avoir l'appui
De ceux qui, par malheur, sont les maris d'autrui ?

ROEÉO

Vous avez le grand tort de mal juger les hommes :
Vous nous croyez bien sots, et, certes, nous le sommes,
Mais pas assez pourtant pour nous faire flouer

Au moyen de soupirs d'emprunt

ROSINE

Faut avouer
Pourtant que sans l'emprunt, on est sans le *sou pire*

ROMÉO

On ne voit pas les *sous venir* sous votre empire :
Mais quel est donc l'appui que vous cherchez chez nous ?

ROSINE

J'ai voulu tour à tour vous voir à mes genoux
Par calcul. Je vous ai mis d'abord sur ma liste.
J'avais besoin de vous : Vous êtes journaliste
Et je tenais à voir publier mes écrits.
Henrion fut aussi l'un des premiers inscrits :
Il est bête, il est plat, il est riche, il est cuistre,
Directeur de théâtre ; il deviendrait ministre
Sans trop déchoir. J'allais chez lui pour obtenir
Qu'il fit représenter *La fleur du Souvenir*,
Une pièce tragique et très sentimentale
Où je traite l'amour de passion fatale.
Je flattais ce goujat qui toujours promettait
De lire mon travail. A vrai dire il mettait

Bien du temps à promettre et peu de temps à lire.
Or, j'avais amené le gros Charle à me dire
Qu'il m'adorait aussi. Pourquoi le rebuter ?
Je lui fis bonne mine et me mis à flirter
Avec lui. L'officier n'avait pas ma réponse
Que je sollicitais les hommages d'Alphonse.
Ce dernier personnage est peut-être grossier ;
Mais il est très bien vu du monde financier.
J'obtins ainsi partout mes petites entrées.
Mes raisons a vos yeux sont-elles démontrées ?

ROMÉO

(A part)

Coquette par calcul ! J'aurais du m'en douter.

(Haut)

J'ai pu, sans m'émouvoir vous entendre conter
Cette histoire de vos coupables fourberies.
Vous n'avez pas songé que vos agaceries
Pouvaient faire du mal sans vous faire du bien ?
Car tout ce froid calcul ne vous avance à rien
Et vous allez peut-être en juger par pous-même :
Derrière ce massif, cachons-nous.

(Ils se dissimulent partiellement chacun derrière un arbre. Henrion, Alphonse et Charles arrivent et s'arrêtent devant eux pour causer.)

SCÈNE VIII

(Tous les personnages de la pièce)

ROSINE

(Cachée — A Roméo, en lui montrant Henrion)
Qu'il est blême !

ROMÉO

Il tremble le poltron !

Henrion

(A Alphonse et à Charles)

Vous serez mes témoins.
S'il faut se battre ; mais, vous mettrez tous vos soins
A trouver un moyen d'arranger cette affaire.

ALPHONSE

Mais qui vous a fourré dans semblable galère ?

HENRION

C'est un petit roman : Rosine Badazur

CHARLES

Hein !

ALPHONSE

Vous dites ?

HENRION

—Rosine.

CHARLES

En êtes-vous biem sûr ?

HENRION

Si j'en suis sûr, pardi, puisqu'elle est ma maîtresse !

ALPHONSE (riant)

Votre maîtrese à vous aussi ?

(A Charles)

Mais la traîtresse
Ne vous courtisait-elle pas, bel officier ?

CHARLES

Elle vous poursuivait aussi, beau financier ?

HENRION

Je crois qu'à Baladèche elle contait fleurette

ALPHONSE

Et pas un d'entre nous ne l'aimait, la pauvrette !

HENRION

Pourtant, ce Roméo m'a pas mal secoué ;
Sans doute il l'aimait mieux que nous.

ROSINE (sortant de sa cachette)

Dieu soit loué !
Je crois que vous avez dit vrai.

ALPHONSE

Diable !

CHARLES et HENRION

Rosine !

ROSINE

Oui, Rosine plus sage et, certes, pas chagrine
De rompre avec vous tous, lâches diffamateurs !
Tous trois, vous vous donnez des airs de séducteurs,
Et pas un d'entre vous n'occupait ma pensée.
D'un honnête garçon je suis la fiancée.
Dieu merci ! je n'ai pas oublié mon devoir.
J'eus tort d'être coquette et vous m'avez fait voir
Que la femme se trompe en voulant tromper l'homme,
Surtout lorsqu'elle croit qu'il est discret. En somme,
Je vous pardonne à tous, car je sais pardonner.
Je ne flirterai plus. D'autres pour vous berner
Vous cribleront encor d'œillades assassines.
—Le mal a pris chez nous de profondes racines—
L'abus des madrigaux peut être criminel.
Henrion, croyez-moi, renoncez à ce duel.

HENRION

Roméo l'intrépide a donc peur ?

ROMEO (sortant de sa cachette)

Misérable,
Je devrais souffleter ta figure exécrable
Devant les deux témois à qui tu conseillais
D'éviter un combat.

HENRION

Pardon, mais je croyais....

ROMEO

Eh ! bien si tu croyais que j'avais peur, ganache,
Battons-nous : tu verras lequel de nous est lâche.

HENRION

Oh ! moi je ne tiens pas à me battre. Le duel
Est un sot préjugé.

ROSINE

C'est très spirituel
Ce que vous dites là, Monsieur de la Brochette,

HENRION

Je laisse les soldats jouer de la fourchette
Sur leurs semblables : moi, je pique dans les plats.

ROMEO

Vous y mettez les pieds. même entre les repas.
Mais c'est assez causer. Henrion, sans rancune,
Je m'en vais de ce pas *combler une lacune*
En fondant un journal orthodoxe et mal fait.

ROSINE

Merci de la leçon. Le remède est parfait.
J'abjure le flirtage et la coquetterie
Et, si Roland le veut, demain je me marie.

ALPHONSE

Quel être fortuné que votre tendre ami !

ROMEO

La trompeuse a trouvé trois trompeurs et demi.

Fall-River, 13 septembre 1893.

TABLE DES MATIÈRES

Errata

En tête du verso de chaque feuille, jusqu'à la page 18 inclusivement, au lieu de *Ballades et Rêveries*, lisez "Boutades et Rêveries."

Le quatrain de la page 100 a été transposé par erreur et aurait du être classé parmi les épigrammes.

Page 189, au lieu d'Un *cœur* brisé, lisez "Un *chœur* brisé." Même correction en tête des pages 191 et 193.